

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 729.—SAMEDI, 23 AVRIL 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo J.-E. Livernois, Québec

SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU, Premier Prince de l'Eglise au Canada

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Son Eminence le cardinal Taschereau, par Rodolphe le Fort.—La guerre, par F. Picard.—Chronique Européenne, par R. Brunet.—La création de l'hirondelle : conte espagnol, E. Rivaud.—La nuée du diable, (avec gravures), par F. Picard.—La nature : mes réflexions, par Elmina.—Poésie : O printemps, par L.-J. Doucet.—Nouvelle : La maison hantée, par Louis Fréchette.—La charité, s'il-vous-plaît, par F. Picard.—Notre-Dame des Neiges, J. Vallon.—Acrostiche, par Régis Roy.—L'hon. Dr Lanctot, par F. Picard.—Alleluia, par Thérèse-Marguerite.—Feu M. Daniel.—Théâtres.—Notes agricoles.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Fable express.

GRAVURES.—Portrait de Son Eminence le cardinal Taschereau, premier Prince de l'Eglise au Canada.—M. McKinley, président des Etats-Unis.—Alphonse XIII, roi d'Espagne.—La déportation des Acadiens en 1755.—Rome : Séance solennelle du consistoire public dans la salle royale du Vatican.—L'épave du *Maine* dans le port de la Havane : Sauvetage des grosses pièces d'artillerie.—Vue du palais cardinalice à Québec.—Gravure-devinette.—Illustration du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

S.E. LE CARDINAL TASCHEREAU

Vers six heures et demie du soir, le 12 de ce mois, s'éteignait doucement Son Eminence le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, le seizième évêque de Québec, le premier Prince de l'Eglise en Canada.

Le cardinal naquit le 17 février 1820, au manoir seigneurial de Sainte-Marie de la Beauce. Son père, l'honorable juge Jean-Thomas Taschereau, était le petit-fils de Thomas-Jacques Taschereau, venu de Tours, capitale de la Touraine. Sa mère, Mme Marie Panet, était fille de l'honorable Jean-Antoine Panet, premier président de la Chambre d'Assemblée du Canada, et frère de Mgr Bernard-Claude Panet.

Le jeune Elzéar commença très jeune ses études au séminaire de Québec, et les terminait âgé seulement de seize ans. Aussitôt, il partait pour l'Europe, était tonsuré en mai 1837 en la basilique de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, par Mgr Piatti, archevêque de Trébizonde.

Ayant connu le célèbre bénédictin Dom Guéranger, prieur de l'abbaye de Solesmes, l'une des plus grandes gloires de l'Eglise en notre siècle, le jeune Taschereau faillit le suivre et se faire bénédictin, lui aussi. Mais M. l'abbé Holmes, qui était à Rome avec lui, s'y opposa, disant qu'il devait ramener le jeune homme à ses parents.

Il revint donc en Canada où il se mit à l'étude de la

théologie, et fut ordonné prêtre le 10 septembre 1842, par Mgr Turgeon, alors coadjuteur de Mgr Signay.

A peine ordonné, il fut demandé par le séminaire de Québec comme professeur de philosophie : charge qu'il occupa durant douze ans.

Il se dévoua pendant le typhus de 1847, administrant des jours entiers les pauvres émigrants, à la Grosse Isle, jusqu'à ce que lui-même tombât victime de son dévouement.

Après trois semaines de maladie où il fut en danger de mort, il rentra à Québec, exerça tour à tour les fonctions de directeur du petit séminaire, de préfet des études, de directeur du grand séminaire, de professeur de théologie, des sciences physiques, de supérieur.

Il fut l'un des neuf fondateurs de la première université de l'Amérique du Nord, l'Université Laval de Québec.

Il fut envoyé de nouveau en Europe, en août 1854, demeura deux ans au Séminaire Français à Rome, afin de se préparer, par de fortes études, à l'enseignement dans la nouvelle université.

Le 17 juillet 1856, il obtenait le diplôme de docteur.

Le 23 février 1871, arrivaient à Québec les bulles d'élection de Mgr Taschereau comme successeur de Mgr Baillargeon. Il fut sacré à la cathédrale le 19 mars 1871 par Mgr Lynch, archevêque de Toronto, assisté des évêques Horan et C. Larocque, devant six autres évêques et plus de cent-cinquante prêtres.

Il favorisa les collèges de Lévis, de Chicoutimi, et sauva d'une ruine imminente le collège de Sainte-Anne.

Le 15 août 1873, il érigea solennellement le séminaire de Chicoutimi, d'où sont sortis et sortent actuellement les prêtres comptant parmi les plus distingués du clergé si distingué du Canada.

Il protégeait les excellents Pères Jésuites, les oblats de Marie Immaculée, appela en son diocèse les Pères Rédemptoristes, les Frères du Sacré-Cœur de Jésus, les Clercs de Saint-Viateur, les Frères de Saint-Vincent-de-Paul, les Frères de la Charité, les Frères Maristes.

Le 7 juin 1886, Sa Sainteté Léon XIII éleva Mgr Taschereau à la pourpre cardinalice : ce qui causa une joie immense dans tout le Canada, même parmi nos frères séparés.

Des adresses, des félicitations parvinrent au cardinal de tous les points de l'Amérique du Nord, des protestations d'amour filial lui furent envoyées par toutes les classes de la société canadienne-française catholique, les zouaves pontificaux lui rappelèrent leur attachement au Saint-Siège, par conséquent à sa vénérable personne.

Ce fut le comte Charles Gazzoli, garde-noble de Sa Sainteté, qui fut chargé d'apporter, comme délégué du Saint-Siège, la calotte au nouveau Prince de l'Eglise ; Mgr Henri O'Brien, camérier secret, fut porteur de la barrette rouge.

Le Saint Père, lors du voyage du cardinal à Rome en 1887, lui assigna comme titre l'église de Notre-Dame de la Victoire, en lui remettant le chapeau (le 17 mars). Deux jours après, le cardinal prenait possession de son église, et rentra immédiatement au Canada.

La vie du cardinal était extrêmement régulière, et il ne buvait que de l'eau ; il aimait la simplicité dans les détails de la vie privée, mais il voulait la plus grande splendeur dans la maison de Dieu—dans l'église :—c'est ainsi que doit se comprendre la vie du ministre de l'Eternel.

Il était plein de charité pour les pauvres : il n'a jamais permis qu'on leur fit faire antichambre quand ils s'adressaient à lui.

C'est tout naturel, me direz-vous : oui, mais il faut le faire. Il faut savoir le faire comme le fait avec tant de grâce et de douceur notre illustre archevêque Mgr Bruchési, comme le faisaient ces deux grands évêques dont le souvenir vivra au Canada : le cardinal Taschereau, Mgr Bourget, comme le font tous nos évêques.

Quand j'évoque le souvenir de ces vénérables apôtres ; quand je vois, dans un hangar de pauvres misérables, le saint évêque de Montréal sciant du bois le

nuit pour ces malheureux ; quand je me représente l'Eminentissime cardinal Taschereau, donnant l'ordre d'introduire tout de suite la pauvre mère venant se jeter à ses pieds, demandant du pain pour ses enfants, ce qu'elle était sûre d'obtenir, avec de bonnes paroles ; quand, par la pensée, chaque jour après-midi, je suis notre bien aimé Pasteur Mgr Bruchési allant, dans le grand salon de l'Archevêché, au pauvre comme au riche, sans ordre de préséance en faveur de ce dernier, ayant pour chacun une de ces paroles du cœur valant tout l'or du monde, je me demande s'ils n'ont pas pris à Notre Seigneur un rayon de sa grâce si aimable lors de sa Transfiguration ?..

Et, tout rêveur, loin de dire pour ceux qui, déjà, ont reçu leur récompense du Maître, le *requiescant in pace*, je les vois poursuivant tout simplement leur éternelle vie de charité, d'amour : cette vie a-t-elle été interrompue ?.. Je ne sais.

Ce que je sais, c'est que l'amour est éternel—cela suffit à mon cœur, puisque mon cœur les sait immortels !

Rodolphe le Fort

LA GUERRE

Nos pères ont connu toutes les horreurs de ce fléau redoutable, épouvantable, que l'on appelle la guerre.

Plusieurs de nos contemporains ont paru avec éclat sur certains champs de bataille, principalement à Rome.

Mais nous ne souhaitons pas, même à nos pires ennemis, de voir ces horreurs.

Les Etats-Unis, malgré les sages conseils de leur Président, M. McKinley (*) ; malgré les avis de l'Europe ; malgré les supplications de l'auguste Chef de la catholicité ; sans aucune raison, sans même un prétexte, ont décidé d'exterminer l'Espagne... si celle-ci se laisse faire : ce qui n'est pas encore arrivé.

Après avoir soutenu, tantôt d'une manière occulte, tantôt d'une façon ostensible, l'insurrection cubaine durant deux ans, contre l'Espagne ; exaspérés de la vaillance des Espagnols, les excitateurs des passions populaires ont jeté le masque, ils veulent la guerre, la nation veut la guerre, le Congrès a voté ou votera la guerre !

Certes, l'aberration du peuple américain est sans exemple : il n'y a plus rien à y faire, celui qui parlerait de paix serait regardé comme un traître.

L'Espagne a eu grand tort d'envoyer pour pacifier son île, des brutes ou des tigres : mais cela ne doit pas faire perdre de vue le respect du droit, de la justice : deux vertus qui doivent être inscrites non seulement au fronton des édifices législatifs, mais au cœur des individus.

Or, charbonnier est maître chez soi, les Américains le cornent assez haut pour qu'on ait jugé bon de les croire. Ce qu'ils font aujourd'hui leur donne, de leur propre main, le plus retentissant soufflet qu'individu ou nation puisse se donner.

Nos sympathies, nous ne nous en cachons pas, sont pour les Américains : mais qu'on n'attende jamais de nous que nous nous prosternions devant la force brutale, la violence, ni que nous foulions aux pieds ce qui est juste, dussions-nous déplaire à ce que nous avons de plus cher. Nous avons blâmé et nous blâmons l'arrogance outrecuidante, l'orgueil incommensurable de nos voisins. Nous les prions, non pas de s'arrêter, il est trop tard ! mais de se rappeler dès aujourd'hui le vers célèbre :

Quos vult perdere Deus, dementat

Ceux que Dieu veut perdre, il les plonge en démence. Ils comprendront avant trois mois, la signification de ces mots.

Le pauvre petit roi d'Espagne (*) ne verra sans doute pas la fin de cette guerre : il est bon, sa mère l'a

(*) Voir gravure.

élevé comme une femme, une mère, une reine, peut élever un enfant, un roi. Mais le temps des rois semble un temps fini, le monde va s'asseoir sur de nouvelles bases, les peuples finiront par cesser leurs luttes fratricides, la religion triomphera : ce sera là la fin des temps prédite pour nos générations, l'aurore d'une ère nouvelle pour les générations futures. Ni nous, ni nos enfants, nous ne verrons luire cette aurore : cependant, elle n'est point éloignée.

Comme semblant de prétexte à leur chicane, les Etats-Unis s'emparent du fait de la destruction de leur navire le "Maine" (*) : nous espérons encore que les Espagnols ne sont point blâmables en cela, mais nous savons que le gouvernement espagnol, ni la reine, n'en sont responsables.

Nos lecteurs voient si nous avons raison, en notre article de Noël 1896, quand nous disions :

L'air est surchargé d'électricité : depuis le voyage du plus puissant monarque d'Europe, il flotte des odeurs de poudre, il passe des bouffées fades de sang répandu sur les champs de carnage. L'Europe, l'Asie, l'Amérique sont sur des volcans...

FIRMIN PICARD.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 21 mars 1898.

Au moment où je vous écris ces quelques notes, des cris joyeux retentissent et des étudiants encore costumés passent avec deux pierrots de la Mi-Carême. Et je les vois lancer vers la tête des arbres les derniers serpentins de la fête. Quelques confettis sont envoyés, — tels les restes d'un banquet magnifique.

Ils chantent, ceux qui passent, ils chantent les airs du Quartier Latin. Et ces chansons d'amour sortent de jolis gosiers. Etudiants et étudiants clament leur délirant plaisir à tous les vents.

Le plaisir est jeune : s'il vieillissait, il changerait de nom.

Le soleil enrayonne tout ; la température est douce ; les bonnes vont mener les enfants au Luxembourg pour y respirer l'air pur d'un beau printemps. Et sur les vieux bancs de pierre, on se conte fleurette gentiment, on se grise de bel esprit et de jolies phrases.

Les statues antiques qui tant de fois ont vu renaitre le printemps et toutes les feuilles d'automne, ces statues de reines célèbres, dont la pierre est si vieille qu'elle se creuse un peu en certains endroits, semblent des figures amies pour toute l'éternelle Bohême du légendaire Quartier Latin.

Car c'est là que la jeunesse va respirer à pleins poumons cette belle nature si vastement belle au Luxembourg, mais dont le sourire souvent ne se voit point de l'unique fenêtre d'une chambrette d'étudiant.

Pêle-mêle, se donnant des poignées de mains, passe, défile, s'arrête toute une belle jeunesse étudiante : ce sont des jeunes gens venus de tous les pays, de jeunes noirs même, et des types d'Orient, et des russes, des jeunes filles grasses, de jolis minois au rire chantant comme l'hirondelle sur la branche ; et, tout ce monde-là, c'est le Paris de l'avenir.

Quelle belle cité de jeunesse est le Luxembourg !

Combien jolie la dernière quotidienne d'Alexandre Hepp, intitulée : *Notre vieux cœur*. — Lisez plutôt :

Très joliment sentimentale, l'interpellation qui se prépare à la Chambre sur l'emploi fait par les Anglais contre les Afridis de l'Inde et les nègres de l'Afrique, de ces balles "Dum-Dum" qui ont acquis une si rapide gloire de destruction. Tranquillement, au mépris de cette convention de Pétersbourg où le souci de l'humanité se mêle si curieusement au besoin d'être féroce, l'Angleterre a repris l'usage des projectiles explosifs ; la Dum-Dum en pénétrant dans le corps vole en éclats, dévaste par segments, déchiquète les plus horribles blessures, et c'est une mort de supplicé, et c'est ce qui s'appelle porter au loin la civilisation.

Les mots viennent aisément pour flétrir de telles pratiques et le député que son indignation va pousser à la tribune trouvera dans une telle cause de sûrs effets. Mais se flatterait-il sérieusement que sa parole sera entendue, que cette protestation parviendra ? D'ici on



M. MCKINLEY, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

voit au contraire le haussement d'épaules de John Bull, son air de dire : " De quoi se mêlent donc ces Français ? qu'ils nous laissent jouer aux balles et jouent aux confettis ! " on voit aussi son sourire, — et peut-être bien y a-t-il quelque motif d'ironie dans cette incurable maladie de générosité qui nous tient. Non, cette vieille France ne peut se résigner à ne plus s'émouvoir, à oublier la romance d'amour, et à l'heure même où l'égoïsme serait pour elle aussi le commencement de la sagesse et la preuve la mieux vue de la force, elle trouve encore le moyen de travailler pour le Droit des gens et de s'apitoyer.

Certes il ne me déplairait point qu'il en fût autrement. Elle aurait d'excellentes raisons pour pratiquer vis-à-vis du genre humain l'opinion et l'attitude d'Alceste. Mais il faut se consoler de son incapacité à guérir par la beauté qu'offre malgré tout une telle faiblesse, et l'aimer un peu plus tendrement pour n'avoir jamais voulu montrer le rocher du cœur dont parle Musset,

Où n'aura pas germé la plus chétive fleur.

L'Odéon fait salle comble avec sa très jolie pièce du poète Edmond Harancourt : *Don Juan de Manara*.

Don Juan est le type de l'amoureux contant fleurette à toutes les belles, c'est l'insatiable papillon ne se reposant jamais longtemps sur la même fleur, c'est le bourreau des cœurs qu'il meurtrit en souriant. Et longue est, derrière lui, la traînée de douleurs qu'il a laissée !

Sans parole et sans foi, il va son chemin en empoisonnant les malheureuses existences tombées sous son charme.

Il a ainsi fait longtemps. Mais un jour, il rencontre un prêtre, ou plutôt, c'est ce prêtre qui est venu lui reprocher ses infamies. Ce prêtre pouvait le livrer à l'horrible inquisition et il ne le fait pas parce qu'il désapprouve les tortures et que c'est dans la douceur qu'il compte pour la conversion " des infidèles."

Et ce prêtre modèle de tant de vertus, ce prêtre doux, charitable, dont la bonté est extrême, parle, et il parle d'une si auguste manière, avec une conviction telle que *Don Juan de Manara* se courbe, vaincu, et

désormais il prêchera la religion de Jésus par toute la terre — même là où il livra des combats assassins et où il fit saigner les cœurs si douloureusement.

Sa conversion causera la mort regrettable de Dolorès — celle-ci, la dernière à qui il avait promis le mariage — de Dolorès qui pour lui avait quitté l'habit religieux. Mais jamais plus après un autre cœur ne souffrira par lui.

Don Juan est mort pour le monde, et son passé est enterré dans ses regrets. Le moine qui vit encore expiera pour l'amoureux dont la course folle est finie.

MM. Garnier, Cornafia et Janvier brillent dans les rôles de *Don Juan*, le Commandeur et le Franciscain.

Mme Segond-Weber reste la très haute artiste qu'elle est toujours et c'est la rose au milieu de jolies fleurs qui sont : Mmes Page, Laparcerie, Maufray et Rabuteau.

Bref, *Don Juan de Manara* est un énorme succès.

Une pièce dont la fin est le triomphe de la vertu à travers de sinistres difficultés, une pièce, dans laquelle tant de poèmes d'amour sont chantés, doit nécessairement être aimée et applaudie.

Et les dames sont surtout nombreuses aux représentations de *Don Juan de Manara* où elles vont chercher des leçons contre l'éternelle faiblesse et des avertissements pour peut-être un avenir immédiat.

Rodolphe Brunet

FABLE EXPRESS

Sur le mât d'un vaisseau grimpaient un jeune mousse. Travaillant ardemment à trente pieds du flot. Soudain il glisse, il tombe. Et Pierre, un matelot, Pour l'attraper accourt. Mais cet homme, étant ivre, Roule à terre ; et l'enfant tomba, cessant de vivre. Guéri plus tard, il dit, en riant de sa frousse :

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

LA CRÉATION DE L'HIRONDELLE

CONTE ESPAGNOL

*Un jour, sur le chemin proche de Bethléem,
Par où les pèlerins vont à Jérusalem,
Des enfants s'amusaient à modeler l'argile,
Pour fabriquer entre eux quelque joujou fragile.
Or, c'étaient des Oiseaux que leurs doigts enfantins
Se plaisaient à créer en guise de pantins :
Avec des bouts de bois on leur mettait des puttes ;
Et deux petits cailloux remplaçaient les agates,
Dont un bon empailleur sait simuler les yeux.
Et c'étaient de grands cris et des rires joyeux,
Quand un Oiseau semblait, de ses ailes ouvertes,
Prêt à prendre son vol sur les frondaïsons vertes.*

*Or, il advint qu'un homme, un dur Pharisien,
Passa par le chemin et dit : " Ce n'est pas bien,
Enfants : c'est aujourd'hui le Sabbat, jour austère,
Qui défend à vos mains de travailler la terre."
Puis, levant son bâton sur les petits Oiseaux
D'argile, il se dispose à les mettre en morceaux.*

*Mais alors, un bambin frappant ses mains divines,
Fit envoler dans l'air l'essaim des figurines :
Et l'on vit des Oiseaux noirs, au corsage blanc,
Qui prenaient leur essor vers l'azur aveuglant.*

*Car cet enfant, c'était Jésus, fils de Marie,
Jésus de Nazareth, prédit par Zacharie,
Qui se riait déjà de ses futurs bourreaux,
Peuplait les cœurs de joie et l'infini d'oiseaux.
Et depuis ce jour-là toutes les Hirondelles,
Au souvenir de leur origine fidèles,
Sous les toits par Jésus protégés et bénis,
Ont avec de l'argile édifié leurs nids.*

*Mais quand Jésus trahi fut conduit au Calvaire,
L'Hirondelle, malgré le centenaire sévère,
Vint arracher du front du Maître agonisant
Chaque épine où perlait une goutte de sang ;
Et, depuis ce temps-là, la pèlerine ailée,
Qui porte aux cieux d'azur une âme inconsolée,
Arborant sa douleur avec un noble orgueil,
N'a jamais dépouillé son noir manteau de deuil.*

ERNEST RIVAUD.

NOUVELLE ACADIENNE HISTORIQUE (*)

Dédiée à M. l'abbé A. Vanier.

LA NUÉE DU DIABLE

— Voyons, Will ; tu me sembles bien aujourd'hui. Tu souffres, et tu ne veux pas me dire ce que tu ressens. N'as-tu plus confiance en moi ? Ne puis-je te soulager, ou du moins en chercher les moyens ? Quel est donc le sujet de tes préoccupations ? Ne me le diras-tu pas ?

— Te souviens-tu, Mary, du jour où, il y a dix ans, je te quittais pour rejoindre le corps de troupes commandé par le lieutenant-colonel Winslow ?

— Oh ! oui, je me le rappelle ! Avais-je de craintes de ne pas te voir revenir ! La guerre est une loterie où chaque homme prend un mauvais numéro. Sachant le zèle dont tu es enflammé pour la destruction des maudits papistes, je craignais de te voir t'aventurer trop loin, tomber victime de leurs embûches, ou de celles de leurs alliés les Micmacs. Heureusement, tu en es revenu : depuis lors, grâce à tes prises, nous avons vécu riches, heureux, jusqu'à ces derniers temps, où ton humeur a changé sans cause.

— Ah !... Y aurait-il un Dieu ?... Malheur de moi !... Après t'avoir quittée, je fus, à ma demande, attaché comme volontaire sans engagement à un détachement de cinquante hommes, sous les ordres du capitaine Simson. Le gouverneur Lawrence nous envoyait renforcer le corps du lieutenant-colonel Winslow, et, dès notre arrivée à la Grand-Prée, je fus attaché à Winslow en qualité de planton. Ce qui me donnait de grands loisirs. Après le coup du cinq septembre 1755, Winslow me laissant toute liberté, je parcourus non seulement les rangs de la Grand-Prée, mais tous les environs à quinze et vingt lieues à la ronde. Qu'y avait-il à redouter, tous les hommes valides étant pris ?

— Le deuxième jour de ma chevauchée—car j'avais

pu m'approprier un superbe cheval d'un riche Acadien,—dans l'après-midi, j'arrivai à une ferme entre la Grand-Prée et Les Mines. Je pénétrai dans cette ferme.

— Une mère de famille, jeune encore, d'une troublante beauté, mais aux yeux égarés, chantait une complainte en français, dont les paroles et le rythme étaient étonnamment émouvants. Une gracieuse fillette de douze ou treize ans, vraie image de sa mère, veillait au ménage et soignait le plus jeune des enfants, un enfant à la mamelle.

— J'annonçai la déportation du père, des grands frères ; la jeune fille, me montrant sa mère, me dit : — Vous le voyez, nous le savons. Pourquoi le répéter devant maman—bien que sa raison soit éteinte depuis votre dernier forfait ?—N'est-ce pas assez que, lâches comme vous l'êtes, vous, les Anglais, vous avez attiré dans un infâme guet-apens des malheureux sans armes, sans aucune défense ? Faut-il que votre rage, jamais assouvie, invente des tortures que nulle part, peut-être, en aucun temps, on n'a employées ? Je ne suis qu'une pauvre petite fille : mon père et ma malheureuse mais sainte mère m'ont enseigné la vertu, l'honneur, l'amour de mon pays.

— Oh ! notre patrie !... Mon père bien aimé !... Ma mère chérie !... "

— Ici, l'enfant sanglota : la colère m'aveuglait, je ne parvenais plus à me ressaisir. L'enfant me parlait en anglais : sa mère le comprenait-elle ?—Je ne sais.— La jeune fille reprit la parole, et d'une voix vibrante : — Sortez d'ici, lâche assassin, allez-vous-en ! " me cria-t-elle.

— Hors de moi, j'abattis la crosse de mon fusil sur elle : elle roula à mes pieds, la tête fracassée.

— Je voyais rouge. L'enfant au maillot, que sa sœur en tombant avait laissé échapper, gisait devant moi : à coups de talon de ma botte, je lui martelai la poitrine, je lui broyai la cervelle. Le sang rejaillit sur sa mère et sur moi.

— Eut-elle une lueur d'intelligence ?

— Mon fils !... mon fils !... Oh ! rends-moi mon enfant, cet amour de mon âme !... Mon fils !... mon enfant chéri !... Ah ! lâche assassin !... je vois... ô mon Dieu ! permettez-vous tant de crime ?... Il l'a tué le misérable, il a tué mon fils !... mon fils... âme de mon âme !... "

— Ses yeux secs ont la fulguration de l'acier : elle s'agenouille, ramasse avec d'infinies précautions le paquet de bouillie sanglante qui fut son fils. Elle l'accable de baisers passionnés : son visage est couvert de sang, de débris de cervelle.

— Elle est hideusement belle dans sa démence !... "

— Soudain, bondissant comme une tigresse blessée,

la papiste irraisonnable incrusta ses doigts dans mon cou... je râlais... jusqu'à ce qu'un flot de sang s'échappant de sa bouche, lui fit lâcher prise : des deux poings serrés, je lui avais écrasé la poitrine contre le mur.

— Il y avait du sang partout : j'en étais moi-même tout couvert. Cette odeur tiède et particulière me donnait le vertige ; les quatre autres petits enfants s'étaient jetés éperdument sur les cadavres chauds et pantelants, leurs pleurs retentissaient dans la maison déserte.

— Les plus grands, en âge de comprendre, me répétaient en anglais le dernier mot de leur sœur : — Maudit !... maudit !... "

— Je poussai la folle à la porte, sachant que les autres enfants la suivraient.

— J'allumai un torchon : je promenai le feu aux quatre coins.

— La femme, voyant l'incendie, rentra précipitamment, sans doute pour reprendre l'enfant mort. Avant que j'eusse pu les arrêter, les quatre petits l'avaient suivie.

— Dans les flammes, j'entendis les enfants appelant leur mère ; les crépitements augmentaient, les appels déchirants se faisaient de plus en plus faibles.

— Les flammes formaient comme une tour de feu montant haut, haut, dans l'air calme, dans le clair obscur d'une magnifique soirée de septembre, quand tout à coup... (William est en proie à un bouleversement horrible)... au centre et au-dessus des flammes, à une grande hauteur, je vois... oui... tiens, les voilà !... Les vois-tu ?... "

Il se cache les yeux ; comme malgré lui, regarde à la dérobée, donnant les marques de la plus profonde terreur.

— Oh ! c'est épouvantable !... Oui, elle, la mère, la main levée vers le ciel comme pour le prendre à témoin... et de sa bouche tombent ces mots... je les entends !... (affolé, il joint les mains avec un tel désespoir, que les articulations rendent un bruit sec)... Grâce ! Pitié !... mais non : pas de pitié pour moi !... j'entends ces mots : — " Je te maudis ! " qu'elle profère très intelligiblement en anglais... de quel accent !... Et, auprès d'elle, tous ses enfants me maudissant !... "

— Je m'en moquai alors, et par la suite : mais le timbre de cette voix ; mais le geste de la femme ; mais ces mots, ces mots terribles de tous, je les ai toujours vus et entendus, même dans nos fêtes, même au plus fort de nos orgies !... "

— La dispersion générale des papistes était un fait accompli : je n'avais plus à rester là. Tu connais notre naufrage, je te le contai à mon retour. Mais ce que je ne te dis pas, c'est que je vouai mon âme à Satan s'il me sauvait moi et mon trésor, et m'accordait de jouir dix ans de cette fortune.

— Aujourd'hui, le moment approche où il me faudra rendre compte de tout le sang que j'ai versé durant les jours qui suivirent la dispersion des papistes ; je sais, de source certaine, que le jour vient où il me faudra remettre mon âme à celui qui me l'a gardée, et je sais aussi où cela aura lieu : car il m'a désigné l'endroit où, dans quinze jours, je devrai me trouver afin de satisfaire à ma promesse.

— Mais je ne veux pas mourir !... Je veux vivre encore, je veux jouir !... Vivre !... je veux vivre !... Entends-tu ?... "

Sa voix n'avait plus rien d'humain. Ses traits convulsés le rendaient hideux : sa femme défaillait !

Il s'arrachait des poignées



L'EMBARQUEMENT DES JEUNES ACADIENS EN 1755.—Page 820, col. 2

(1) Tous droits réservés.



LA DEPORTATION DES ACADIENS EN 1755.—Page 820, col. 3

de cheveux, se labourait le visage qui ruisselait de sang et de sueur.

C'était un damné dans la peau d'un homme !

* * *

La population avait bientôt connu une partie du récit de William. De la ville, comme une trainée de poudre, le bruit s'en était répandu dans les campagnes environnantes.

Tout le monde attendait avec anxiété le jour fatal de l'échéance monstrueuse : nul ne doutait que Satan ne vint en personne chercher cette âme.

Les crises de désespoir du maudit Anglais devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus terribles : il n'y avait plus, en ce moment, de missionnaire à Halifax, tous avaient été chassés, ou étaient morts de chagrin.

Et quand même ?... Le damné n'était-il pas un des pires ennemis des missionnaires ?

Ses cris, hurlements sinistres rappelant ceux du loup en son linceul dans les steppes, retentissaient à ce point, qu'une partie de la ville les entendait distinctement. Il tentait parfois de fuir un être invisible : il grimpa alors le long des murs, sans aucune prise pour les mains ou les pieds, arrivait avec l'agilité d'un chat jusqu'au toit, courait sur le bord des gouttières ou sur le faite des toits, au suprême effroi des gens accourus à ce spectacle.

Enfin, le jour qu'il avait indiqué se leva, radieux.

Le ciel était d'un bleu profond : pas un nuage à l'horizon, pas une brise dans l'air.

Vers le milieu du jour, poussé par une force irrésistible, William s'achemina vers l'Ouest. Sa femme, vrai squelette sur lequel l'horreur avait porté son ineffaçable emblème, l'accompagnait.

A une certaine distance d'Halifax, dans une grande plaine où s'était rendue depuis le matin une foule nombreuse armée de faux, de fourches, de pelles ou de pics, William s'arrêta. La foule forma autour de lui un cercle, laissant une certaine distance entre elle et William qui en occupait le centre.

Tout à coup, dans l'immensité bleue du firmament, un petit nuage noir accourut, poussé avec une rapidité fantastique : pas une brise ne soufflait, pas le moindre zéphyr.

Le nuage s'arrêta au-dessus du malheureux, plana un instant, puis descendit...

En même temps, William, dans des transports de folie furieuse, criait, hurlait, suppliait, blasphémait ! — Au secours ! Les démons sont là !... Ils m'entraînent !... Arrachez-moi !... Au secours !... Pitié !... Grâce !... Miséricorde !... Dieu Veng...

La terre s'était entr'ouverte : sous les yeux de la foule haletante, stupéfiée, impuissante, l'impie était englouti petit à petit...

Le nuage noir avait touché le sol au moment où le damné disparaissait avec un dernier blasphème ; avec un fracas épouvantable il éclata, couvrant la foule éperdue d'une fumée de soufre mêlée d'odeurs de bitume et de poix...

* * *

On emporta, privée de raison, la misérable veuve du tueur d'enfants.

* * *

Chaque année, depuis lors, jour pour jour, un nuage vient d'un point quelconque, quel que soit l'état de l'atmosphère, et s'arrête longtemps au-dessus de la place où fut englouti William Brandon.

Les Anglais tremblent devant la Justice Éternelle ; les bons Acadiens sont remplis de joie à la pensée du Vengeur suprême, qui veille toujours sur leur race.

Firmin Picard

FIN

Nota.—Nous tenons à exprimer publiquement notre reconnaissance au grand sculpteur canadien-français, M. Ph. Hébert, de qui nous avons obtenu les gravures superbes accompagnant cette Nouvelle.—F. P.

Il y a bien peu de vanité à croire qu'on a besoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde, et à ne se juger plus rien lorsqu'on ne peut plus se cacher sous le personnage d'homme public.—MONTESQUIEU.

LA NATURE

MES RÉFLEXIONS

Qui de vous, amis lecteurs, n'a pas eu à admirer l'aspect de la nature par un de ces beaux matins d'avril, lorsqu'en s'éveillant on aperçoit la magnificence des ouvrages du Seigneur ? Eh bien ! mon cœur, à cette vue, n'a pu laisser passer cet instant sans faire de vives réflexions sur les merveilles divines, et sans contempler avec étonnement tant de choses qui n'ont jamais cessé de faire mon admiration jusqu'à présent.

Quoique je sentisse toute l'impuissance de ma pensée à ces hautes méditations, je trouvais cependant un plaisir inexprimable à m'en occuper. Tout dans la nature annonçait la plus brillante journée : pas le moindre nuage n'errait dans l'orient, par conséquent rien n'obscurcissait le vaste azur des cieux qui semblait se dérouler sous la main toute puissante du Créateur. Le soleil, ce roi du jour, était d'une clarté éblouissante et réchauffait l'air de ses rayons les plus purs, créant à mes yeux des beautés nouvelles. Ah ! je regrettais de voir s'écouler le temps si rapidement pendant que je goûtais ce bonheur suave ! Cependant la pensée me vint que ma curiosité pouvait trouver plus grande satisfaction encore : pour me convaincre, j'allai faire une promenade dans les champs.

Quel sujet d'émotion n'ai-je pas trouvé encore ! Mes réflexions furent interrompues par le bruit d'un petit ruisseau qui coulait tout près de cet endroit et dont le mystérieux langage des eaux limpides se mêlait aux gais ramages d'une multitude d'oiseaux qui voltigeaient dans les airs et m'égayaient de leurs chants harmonieux.

C'était vraiment un spectacle attendrissant que de voir ces petites créatures semblant, par leurs douces voix, me dire qu'eux aussi prenaient part à mon bonheur ; et qu'ils contemplaient avec autant de satisfaction que moi les suprêmes beautés de la création.

Puissiez-vous aussi éprouver ces délicieuses jouissances ; que votre plaisir soit non moins grand que le bonheur que j'ai goûté durant ces quelques heures.

Les Ecureuils, avril 1898.

ELMINA.

O PRINTEMPS !

*Mon âme avec émoi contemple ta verdure
Et sourit en disant, heureuse de te voir :
" Salut saison des fleurs, idéale nature
Dont le souffle embaumé me prodigue l'espoir ! "*

*Ces ormes et ces pins dont la cime soupire,
Ont des concerts joyeux où se cache l'amour,
Lorsque sur leurs rameaux la muse du zéphire
Avertit les pinçons de chanter à leur tour.*

*Le papillon, de l'aile, éveille la fleur close
Qui dort ensevelie en son écrin d'azur ;
Puis quand elle a souri, sur sa tige il se pose
Pour lui dire tout bas que ton ciel est bien pur.*

*L'abeille qui butine et l'oiseau qui te chante
Ont plus d'un doux accent pour charmer ton retour...
Que te dirai-je, moi ? seule ma voix naissante
Peut-elle demander l'aumône d'un beau jour ?...*

*Ah ! qu'il soit beau ce jour, que la nuit soit sereine
Si je revois ce fleuve où les flots résonnants
Se gonflent, refoulés par leur source trop pleine
Qu'a fécondée en mars, la neige de nos champs !*

*Que l'écho palpitant sur un rythme sonore
Dépasse les vallons pour dire ta douceur !
Que tu brise du soir au lilas qu'elle odore
Répande les parfums, conserve la fraîcheur !*

*Demeure, ô doux printemps, pour donner à mon âme
Un élan déstré dans ses instants meilleurs !
Et s'il se peut encor, viens attirer ma flamme
Et rendre mon refrain que l'on rejette ailleurs.*

*Retarde ton essor pour rendre le courage
Au vieillard qui s'éteint et qui craint le tombeau :
Arrête ici ! console un homme en son jeune âge
Qui prie en soupirant au pied de l'échafaud.*

*Aux jeunes orphelins, à la veuve qui pleure,
Renaiss pour terminer les maux des jours amers,
Et pour l'expatrié qui n'a plus de demeure,
Sache adoucir l'exil, le plus dur des revers.*

*Rends à tous le bonheur, à l'ennemi que j'aime
Comme à l'ami sincère : et d'un vol moins furtif
Sillonne tous les ans que l'Eternel nous sème,
Et dont l'air de revoir résout si plaintif.*

L.-J. DOUCET.

Lanoraie, 1898.

LA MAISON HANTÉE

C'était en 1858.

J'étudiais plus ou moins au collège de Nicolet.

Notre directeur, l'abbé Thomas Caron — Dieu bénisse un des plus saints prêtres de notre temps, et l'un des plus nobles cœurs qui aient honoré l'humanité ! — l'abbé Thomas Caron me permettait d'aller tous les soirs travailler dans sa chambre, durant ce que nous appelions les "trois quarts d'heure" — période importante qui s'écoulait entre la prière du soir et le coucher, et que cinq ou six d'entre nous employaient à étudier l'histoire, et le reste... à "cogner des clous".

Il me tolérait même quelquefois jusqu'au moment de sa tournée dans les dortoirs, c'est-à-dire une heure de plus.

Que voulez-vous ? Comme dans tous les autres collèges du pays, il était de tradition à Nicolet de défendre comme un crime aux élèves la perpétration d'un seul vers français.

Que le vers fût rimé ou non ; que la mesure y fût ou n'y fût pas, il importait peu ; l'intention était tout.

Or, non seulement j'étais un coupable, mais j'étais encore un récidiviste incorrigible.

Et le brave abbé, indulgent pour toutes les faiblesses — ne comprenant guère d'ailleurs pourquoi l'on fait un crime à des collégiens de rythmer en français ce qui leur passe de beau et de bon dans la tête, tandis qu'on les oblige de s'ankyloser l'imagination à charpenter des vers latins, d'autant plus boiteux qu'ils ont de plus vilains pieds et de plus belles chevilles, — le brave abbé m'avait dit :

— Le règlement est là, vois-tu, je n'y puis rien. Mais viens à ma chambre, le soir ; tu auras une table, une plume, de l'encre et du papier. Si tu fais des vers, c'est moi qui te punirai.

Cela m'avait donné confiance, et, tous les soirs — pendant que le saint homme lisait son bréviaire ou confessait quelque garnement coupable de désobéissance ou de distraction dans ses prières — je piochais courageusement mes alexandrins, en rêvant toutefois aux océans de délices dans lesquels devaient nager les heureux possesseurs d'un dictionnaire de rimes.

J'avouerai que l'inspiration ne donnait pas toujours ; et lorsque le bon abbé voulait bien faire diversion à mes efforts par la lecture d'un article de journal plus ou moins intéressant, je ne protestais pas plus qu'il ne faut au nom de mes droits outragés.

Il en était de même lorsqu'un visiteur se présentait. Si je sentais qu'il n'y avait point indiscrétion, je n'avais aucun scrupule à lâcher une strophe à moitié finie pour écouter de mes deux oreilles, quand la conversation devenait intéressante.

Le soir dont je veux vous parler, elle l'était.

Le visiteur — aucun inconvénient à le nommer — s'appelait l'abbé Bouchard ; il était curé à Saint-Ferdinand, dans le township d'Halifax.

Il se rendait — avec un ancien élève nommé Legendre — à Trois-Rivières, où il allait consulter son évêque au sujet d'une affaire mystérieuse à laquelle il s'était trouvé mêlé, et dont il ne se rendait aucun compte.

Voici en résumé ce qu'il nous raconta :

" Vous allez peut-être me prendre pour un fou, dit-il. Je vous l'avouerai, du reste, je me demande moi-même quelquefois si ce que j'ai vu et palpé est bien réel ; et je douterais de ma propre raison si des centaines de mes paroissiens — hommes intelligents et dignes de foi — n'étaient pas là pour attester les mêmes faits.

" En tout cas, si le témoignage des sens peut avoir quelque valeur et quelque autorité, je serais sur mon lit de mort que je n'ajouterais ni ne retrancherais une syllabe à ce que je vais vous dire.

" A peu de distance de mon presbytère, il existe une petite maison pauvre, habitée par une veuve et ses deux enfants : un garçon d'à peu près vingt-quatre ans, et sa sœur cadette qui, elle aussi, a dépassé la vingtaine.

" L'appartement n'est composé que d'une seule pièce.

" Dans un coin, le lit de la mère ; dans l'autre, celui de la fille ; au centre et faisant face à la porte d'entrée, un poêle à fourneau — ce que nos campagnards appellent un poêle "à deux ponts".

" Le garçon, lui, couche au grenier, qui communique avec l'étage inférieur par une trappe et une échelle.

" L'autre jour, le bedeau vint m'annoncer qu'on avait "jeté un sort" chez les Bernier.

" — Allez donc vous promener, lui dis-je, avec vos sorts. Vous êtes fou !

" — Mais, monsieur le curé, un tel et un tel peuvent vous le dire.

" — Vous êtes fous tous ensemble ; laissez-moi tranquille !

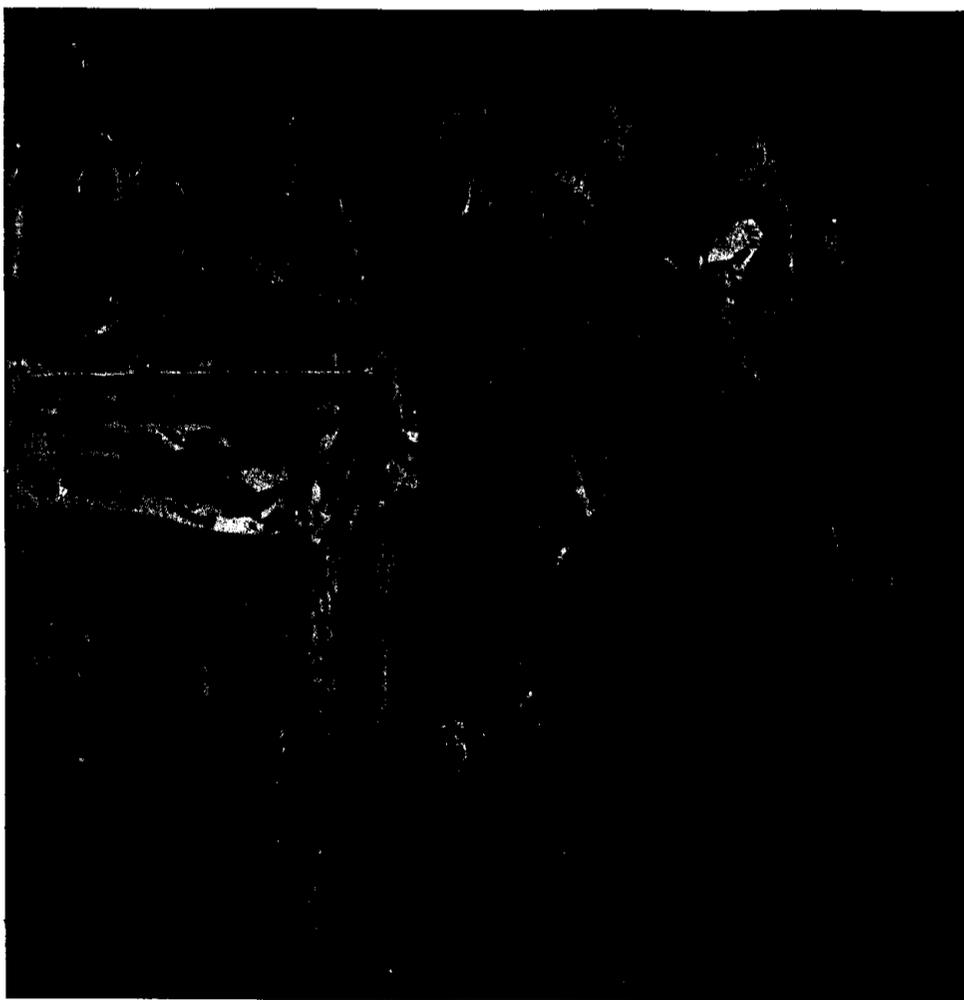
" J'eus beau, cependant, me moquer de ces racontars, tous les jours ils prenaient une telle consistance, les témoins se présentaient si nombreux, les détails semblaient si positifs, que cela finit par m'intriguer, et je consentis à me rendre aux sollicitations de plusieurs personnes qui désiraient me voir juger par moi-même des choses extraordinaires qui se passaient, disait-on, chez les Bernier.

" Le soir même, j'arrivais sur les lieux en compagnie de M. Legendre, que voici ; et je me trouvai au milieu d'une dizaine de voisins et voisines réunis là par la curiosité.

" Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais entré et que j'avais pris place sur une des chaises plus ou moins éclopées qui, avec les lits, le poêle, une vieille table et un coffre, composent l'ameublement du logis, lorsqu'un son métallique me fit tourner la tête.

" C'était tout carrément le tisonnier qui s'introduisait de lui-même dans ce que nous appelons la "petite porte" du poêle.

" Convaincu que tout cela n'était qu'une supercherie, et bien déterminé à la découvrir, je ne me laissai pas impressionner tout d'abord par la vue de cette tige de fer qui semblait animée par quelque force mystérieuse.



Dessin de Ed.-J. Massicotte

“ Je la pris dans ma main, pour m'assurer si elle n'était pas mue par quelque fil invisible.

“ Nulle apparence de rien de ce genre.

“ Au même instant, voilà la trappe de la cave qui se soulève, et des centaines de pommes de terre se mettent à monter et à trotter dans toutes les directions sur le plancher.

“ Je pris de la lumière, ouvris la trappe et visitai la cave.

“ Personne ! rien d'étrange, si ce n'est les pommes de terre qui se précipitaient dans mes jambes et roulaient sous mes pieds, en cabriolant du haut en bas et du bas en haut des quelques marches branlantes qui conduisaient au sous-sol.

“ Je remontai assez perplexe, mais pas encore vaincu.

“ A peine eus-je reparu dans la chambre, ma chandelle à la main, qu'une vieille cuiller de plomb, lancée par je ne sais qui, vint tomber droit dans mon chandelier.

“ Cela me parut venir de la table ; et je n'en doutai plus quand je vis tout ce qu'il y avait de cuillers cassées, de couteaux ébréchés et de fourchettes veuves de leurs fourchons, sortit du tiroir et sauta aux quatre coins de la pièce avec un cliquetis de vieille ferraille.

“ J'ouvris le tiroir et l'examinai attentivement.

“ Il était dans l'état le plus normal du monde.

“ Pas un fil, pas un truc.

“ Cela commençait à m'intriguer vivement.

“ Je repris mon siège, et me remis à observer avec plus d'attention que jamais.

“ Pendant tout ce temps, les autres spectateurs — désireux d'avoir mon avis, et, dans ce but, voulant probablement me laisser toute liberté d'action — restaient silencieux et tranquilles, chuchotant à peine de temps en temps quelques paroles entre eux.

“ —Tiens, fit tout à coup la mère Bernier, qu'est donc devenue ma tabatière ? Je viens de la déposer ici sur le bout de mon rouet. C'est encore ce vieux démon qui fait ça pour me taquiner, j'en suis sûre. Il me fait quelquefois chercher ma tabatière durant des heures ; et puis tout à coup il me la remet là, sous le nez.

“ —Il ne la vide pas, au moins ? demanda quelqu'un.

“ —Non, mais il ne me la remplit pas non plus, bien qu'elle en ait grand besoin. C'est à peine s'il me reste une prise ou deux dans le fond.

“ Je ne fis guère attention à ce bavardage, mon regard était attiré depuis un instant vers le lit de la jeune fille, où il me semblait voir remuer quelque chose.

“ Enfin, j'étais fixé : il n'y avait plus à en douter, quelqu'un devait être sous le lit, qui tirait les couvertures dans la ruelle.

“ —Allons, dis-je aux quelques jeunes gens qui se trouvaient là, que le moins peureux de vous autres aille voir qui est caché là-dessous.

“ Un gros gaillard s'avance, se baisse, et au moment où il se glissait la tête sous la couchette, reçoit une claque en plein visage qui l'envoie rouler à deux pas plus loin.

“ Tout le monde avait entendu le bruit du soufflet, et chacun put en constater les traces sur la figure du pauvre diable qui l'avait reçu.

“ Je repris la chandelle, et regardai sous le lit : il n'y avait rien.

“ En revanche, je fus témoin, comme je relevais la tête, du phénomène le plus extraordinaire et le plus concluant qui puisse frapper les sens d'un homme éveillé et *compos mentis*.

“ C'est ce phénomène, absolument inexplicable et radicalement impossible sans intervention surnaturelle, qui est la cause de mon voyage ici.

“ Jugez-en.

“ Cette couchette de la jeune fille est faite, comme plusieurs couchettes d'enfants à la campagne, avec de petits barreaux verticaux qui en font tout le tour, à distance de quelques pouces les uns des autres, emmortaisés par le haut et par le bas dans la charpente du lit.

“ Les uns peuvent être plus ou moins solides dans leurs alvéoles ; mais j'ai pu constater — plus tard —

que la plupart adhéraient aux mortaises, parfaitement immobilisés.

“ Imaginez-vous donc si je restai pétrifié, lorsque ma chandelle à la main, je vis là, sous mes yeux, tous ces barreaux se mettre à tourner d'eux-mêmes comme des toupies, avec un bruit de machine en rotation, sans que personne autre que moi fût à portée du lit.

“ Et, pendant ce temps-là, les vitres tintaient, les cuillers sautaient, toute la ferblanterie de la maison jouait du tambour, et les pommes de terre dansaient une sarabande diabolique dans tous les coins.

“ Je passai mon chandelier à quelqu'un, et j'empoignai deux des barreaux : ils me roulèrent dans les mains en me brûlant la peau.

“ M. Legendre en fit autant : ses solides poignets n'eurent pas plus de succès que les miens.

“ J'étais abasourdi.

“ Mais un incident comique devait se mêler à toute cette fantasmagorie ; je me retournai tout à coup, sur une exclamation de la mère Bernier :

“ Monsieur le curé ! cria-t-elle, voici ma tabatière revenue. Et voyez, elle est pleine ! Décidément, les sorciers ont du bon.

“ La vieille prenait vaillamment son parti des circonstances ; et quant à moi, j'avais aussi pris le mien.

“ Me voici, accompagné d'un témoin, qui peut déclarer que je n'ai pas perdu la raison, et demain j'aurai une entrevue avec mon évêque.

“ —Mais, intervint M. l'abbé Caron, à quoi les gens de la maison attribuent-ils tout cela ?

“ —Voici ! répondit le curé de Saint-Ferdinand.

“ On raconte que, quelques jours avant ces manifestations, un vieux mendiant — c'est toujours quelque vieux mendiant — était entré chez les Bernier et leur avait demandé à manger.

“ On lui avait donné des pommes de terre bouillies, mais sans lui offrir à partager ni la table de famille, ni le morceau de lard qui se trouvait dessus.

“ Le vieux était parti mécontent, grommelant les paroles de rigueur :

“ —Vous vous souviendrez de moi !

“ En le regardant aller, on l'avait vu se pencher sur un ruisseau qui coule au coin de la maison, et y jeter quelque chose.

“ Le premier seau d'eau qu'on avait retiré du ruisseau s'était répandu de lui-même sur le plancher.

“ On en avait puisé d'autres, mais pas moyen d'en retenir une goutte dans aucun vase de la maison.

“ La famille dut s'approvisionner ailleurs.

“ On sait le reste.”

L'abbé Bouchard quitta le collège le lendemain matin et, le soir venu, je dis à notre bon vieux directeur :

—Eh bien, que pensez-vous de ce qui nous a été raconté hier au soir ?

—Peuh ! me répondit-il, avec une certaine hésitation ; il y a une jeune fille dans la maison, cela pourrait bien tout expliquer.

Et il changea de conversation.

Que voulait-il dire ?

Avait-il un pressentiment des futures découvertes de Charcot relatives aux phénomènes de l'hystérie ?

En tout cas, je n'entendis reparler de cette étrange histoire qu'un peu plus tard, à Québec, où je rencontrai le même curé Bouchard, accompagné cette fois d'un nommé Bergeron.

—Voyons, lui dis-je, et votre affaire de sorciers, où en est-elle ?

—Cela s'est passé comme c'est venu, me répondit-il, j'ai exorcisé, et tout a été fini.

—Je vais vous le dire, moi, fit le nommé Bergeron, quand le curé eut tourné le dos.

“ On a pris les moyens ordinaires pour se débarrasser de ces sortilèges.

“ Voyant que les prières du curé n'aboutissaient à rien, un jour qu'un vieux moyeu de roue était entré de lui-même dans la maison et s'était précipité dans le poêle qu'il avait failli démonter, le jeune Bernier saisit le moyeu et se mit à le larder de coups de couteau.

“ Le lendemain, le mendiant dont la visite avait été le signal de tout le tintamarre, fit son apparition, livide, courbé, tremblant, marchant avec peine et demandant pardon.

“ — Cherchez dans le ruisseau, dit-il ; vous y trouverez un petit caillou vert. Enterrez-le bien profondément quelque part, et rien d'extraordinaire ne vous arrivera plus.

“ C'est ce qu'on fit, et tout rentra dans le calme.

“ Mais le plus surprenant, c'est que le jour même où le moyeu de roue avait été ainsi lacéré par une lame d'acier, un vieux mendiant s'était présenté chez un médecin d'une paroisse voisine de Saint-Ferdinand, le dos tout sillonné de coupures sanguinolentes...

“ Vrai ou non, c'est ce qu'on m'a rapporté, fit mon interlocuteur sous forme de conclusion.”

Henri Richette

LA CHARITÉ, S'IL-VOUS-PLAIT !

Sous une superbe enveloppe armoriée, je trouve ce petit mot, touchant dans son laconisme : “ Prière à M. F. Picard de vouloir bien visiter le Bazar de l'Hôpital Notre-Dame.”

C'était signé : H.-H. Fitzpatrick, sec.

L'écriture est—ou doit être—celle d'une dame : n'est-ce pas tout naturel ? Les hommes ont-ils souvent le temps d'être charitables ?

Le temps !... je rougis de honte en écrivant ces deux mots qui me cinglent comme ils frappent tant d'autres ! Quand nous avons donné, eux un peu d'or, moi un peu d'encre (hélas ! je n'ai que cela, et la triste consolation de l'allonger d'une larme à la vue des souffrances des autres !...), nous nous croisons les bras, nous croyons avoir séché tous les pleurs, nous nous imaginons avoir emporté le monde !...

Pauvres hommes !...

Mais pourquoi donc ces dames, qui ne prennent jamais nos airs de conquérants, travaillent-elles jusque la nuit ?

C'est parce qu'elles ont au cœur la charité ; c'est parce qu'elles aiment, elles ! tandis que nous, nous ne savons que nous aimer nous-mêmes !...

Rachetons un peu cette dureté de cœur, tâchons de faire oublier notre égoïsme : allons tous au Bazar de l'Hôpital, au local de l'Université Laval, rue Saint-Denis.

Qui saura résister à la touchante supplication d'un ange de charité, lui disant :

“ Ayez pitié du pauvre ! une petite charité, s'il-vous-plait, pour l'amour de Dieu ! ” — F. P.

NOTRE-DAME DES NEIGES

Tout en Elle dénote la bonté : son charmant visage reflète une douceur indicible ; son sourire angélique est tout empreint de la divinité.

La Vierge est vêtue d'une longue robe plus blanche que la neige qui l'environne. Son voile est garni d'une dentelle d'or. Sa ceinture est ornée de diamants dont les reflets brillants charment la vue.

Sur son front est posée une couronne de petites fleurs cristallines qui lancent au loin des jets de feux éblouissants.

Elle est si légère, que ses pieds bénis ne semblent qu'effleurer l'endroit où ils se posent.

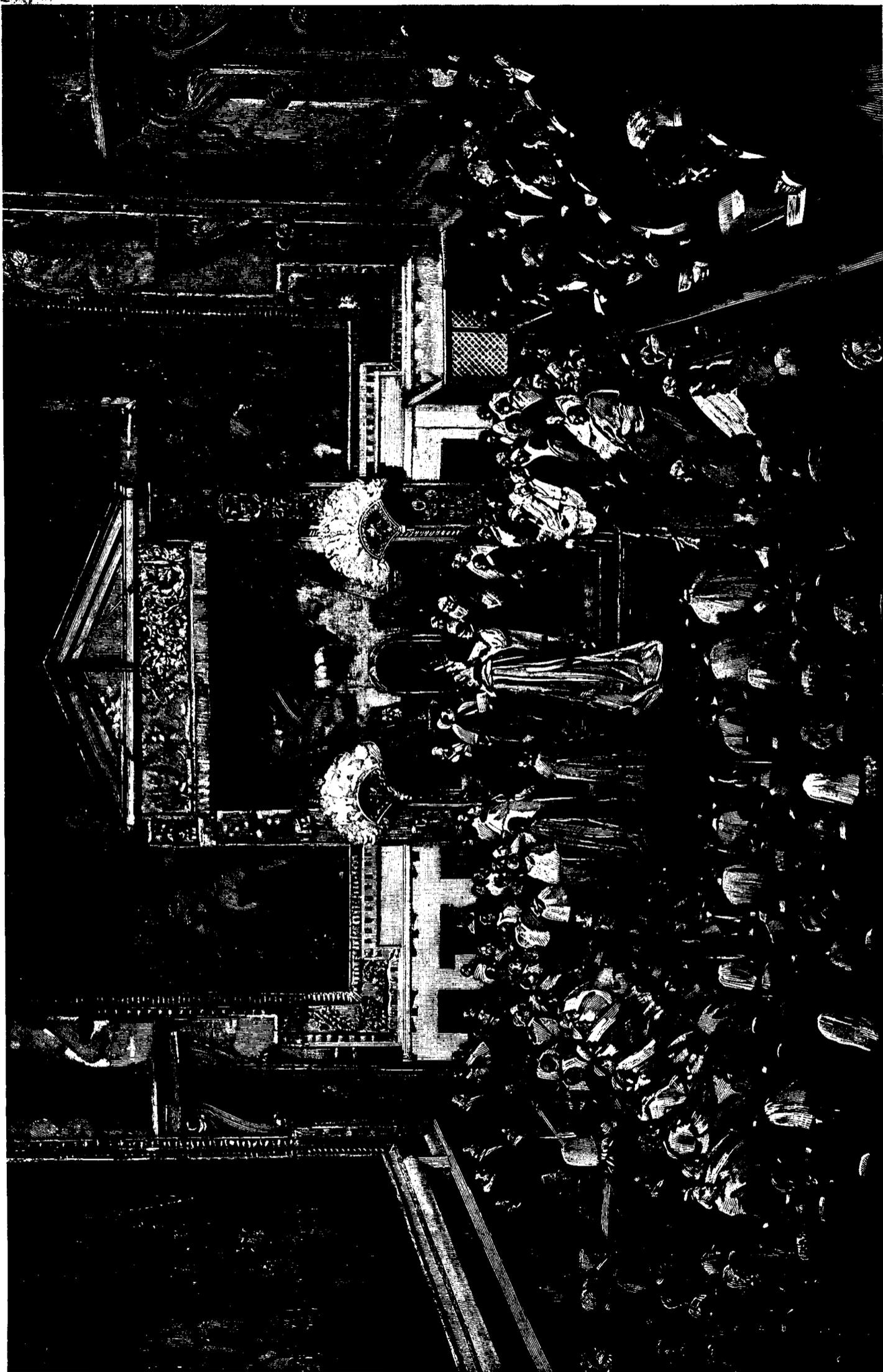
Ses deux bras sont étendus pour protéger ceux qu'Elle prend sous sa sauvegarde.

Son regard si doux semble dire : “ Je veille sur vous tous et sur votre beau pays que j'aime ; enfants de la vieille France, je dirige votre destinée et je vous veux un heureux avenir ! ”

Et ce pays de son amour qu'Elle protège est notre cher Canada.

Ah ! quel bel avenir pour nous ! ! !

J. VALLON



ROME.—Séance solennelle du consistoire public dans la salle royale du Vatican



L'ÉPAVE DU "MAINE" DANS LE PORT DE LA HAVANE. — Sauvetage des grosses pièces d'artillerie

ACROSTICHE

A Mlle Eva Brulé, de Buckingham P. Q.

Elle est blonde et jolie, elle est fine et charmante,
Eve, enjouée, aimable et toujours souriante.
Ah ! sans exagérer, tel est bien son portrait !

On petit cœur elle a, que son regard candide
BRULÉ efflète tendrement ; telle une onde limpide
n jour ensoleillé nous livrant son secret.
Eve divin Cupidon lui sourit et l'enchanté,
LE t lui chuchote bas pour adoucir l'attente !

Régis Roy.

L'HONORABLE M. LE DR LANCTOT

Le siège de Conseiller Législatif, devenu vacant par la mort de l'hon. M. Wilfrid Prévost, vient d'être donné à M. le docteur J. Lanctot, médecin, officier de santé de la cité de Saint-Henri de Montréal.

L'hon. M. J. Lanctot est né à Saint-Constant, comté de Laprairie, le 21 août 1847 ; il est fils de feu M. Camille Lanctot, de son vivant cultivateur, et de Mme Zoé Tremblay, demeurant encore à Saint-Constant. Cette vénérable dame comptera quatre-vingt-six ans le 21 juin prochain, et sa santé fait espérer qu'elle vivra bien des années encore : nous nous associons de tout cœur aux vœux que pour elle forment ses enfants.



Photo. Quéry Freres

M. J. Lanctot fit ses études au collège de Montréal et à celui d'Ottawa. Il étudia la médecine à l'École Victoria, de Montréal, prit ses grades à Cobourg (Ont.), en mai 1869, les Facultés Victoria n'ayant pas alors le droit de conférer les diplômes de docteur en médecine à ses élèves. Ce qui existait aussi pour la Faculté de droit.

Ce fut M. Lanctot qui fut chargé, en 1869, de faire le discours d'adieu à l'Université de Cobourg, avec M. A. Dessaint, député de Kamouraska, qui trouva la mort dans un accident de chemin de fer, à Lévis, il y a quelques années.

Le Dr Lanctot exerça la médecine durant dix-huit mois à Nashua (N.-H.), aux Etats-Unis, puis revint à Saint-Philippe, d'où il alla au village de Laprairie, et y pratiqua jusqu'au commencement de septembre 1874.

Le 4 de ce mois de septembre 1874, il vint définitivement se fixer à Saint-Henri de Montréal, où il n'a cessé d'habiter depuis.

Sa bonté, sa popularité du meilleur aloi, le firent choisir par ses concitoyens comme maire de Saint-Henri dès 1886. Il était commissaire des écoles depuis 1885, et le resta jusqu'en 1897, époque à laquelle il refusa de se laisser réélire. Malgré toutes ces charges, il trouva moyen encore d'exercer la charge difficile de gouverneur du collège des médecins et chirurgiens, de 1881 à 1887.

S'étant présenté comme candidat aux élections fédérales de 1887 et 1891, pour le comté d'Hochelaga, et aux élections législatives de Québec en 1892, il fut défait dans les premières par l'hon. M. Alph. Desjardins, dans la dernière par l'hon. M. J.-O. Villeneuve, non sans avoir vaillamment lutté.

Depuis 1885, l'hon. M. Lanctot est médecin de la commission d'hygiène de Saint-Henri, et s'est toujours acquitté avec grand zèle des devoirs de cette charge, tout aussi bien que de ses autres devoirs.

En 1881, il épousait Mlle Clara Bourassa, fille de feu M. Hubert Bourassa, en son vivant cultivateur et notable de Laprairie. Le Bon Dieu leur avait donné six enfants : il ne leur a laissé que trois jeunes demoiselles, qui seront la joie de leurs excellents parents.

Si j'emploie ce qualificatif : excellents parents, c'est que je dois l'employer. J'ai sous les yeux des pages écrites—et tout récemment—par le bon docteur ; on y reconnaît tout son amour pour ses parents : et, vous le savez, c'est une des meilleures preuves qu'il est bon père à son tour.

Je cueille au hasard, dans une de ses lettres (qu'il me pardonne cette indiscrétion) cette fière profession de foi : " J'ai fait tout mon possible pour vivre honnêtement et chrétiennement, et je compte mourir bon catholique. "

Voici comment cet homme de bien comprend le journalisme : " Que le Ciel vous garde pour... (on me permettra de supprimer quelques mots trop élogieux et trop peu mérités) et pour l'expansion de la littérature canadienne qui doit être l'exposé du bien, du beau et du vrai, dans notre pays. "

Voilà, certes, qui est fièrement dit, qui est noblement exprimé ; avec les encouragements si explicites que notre vénérable archevêque et notre savant et si aimé M. le chanoine Racicot, grand-vicaire, daignaient nous donner le 12 de ce mois, jour de la fête de la Charité dans la personne du vénéré M. l'abbé Thérien, les paroles de l'hon. M. Lanctot sont pour nous, non-seulement un encouragement, mais une ligne de conduite dont nous espérons ne point nous départir.

FIRMIN PICARD.

ALLELUIA !

C'est l'histoire d'un vieux pêcheur normand.

Elle me fut contée par lui-même, un jour que je lui avais demandé une place dans sa barque pour aller avec lui un peu avant dans la mer.

—Madame, m'avait-il dit avant de quitter le rivage, nous aurons peut-être de l'eau bien vite. Voyez-vous, là-bas, ce point noir au ciel ? C'est le grain qui nous menace ; si vous avez peur de l'orage, restez sur la côte. Moi, je ne crains ni la tempête, ni les flots, ni le péril, ajouta-t-il tristement. En m'embarquant chaque jour, je me dis que tous ne reviennent pas le soir qui sont partis le matin. Mais, qu'importe au pauvre vieux pêcheur de ne plus revenir ?

Je compris qu'une grande souffrance dormait dans l'âme du pêcheur, et avant même de la connaître, je désirais le consoler.

—Ah ! lui dis-je, mettant la rame dans ses mains, le ciel nous sera propice encore. En route, et que Dieu nous garde !

—Que Dieu nous garde ! reprit le pêcheur.

Et il leva l'ancre.

* * *

La mer était douce et tranquille ; lentement, nous nous éloignions du rivage. L'air était empreint de calme, de poésie, de recueillement ; je laissais mon âme se pénétrer du charme de cette nature si imposante et si belle.

Tout-à-coup, des vibrations joyeuses retentirent... C'était les cloches d'une église qui chantaient l'ange-lus.

Tandis que je portais la main à mon front pour y tracer le signe de la Croix, je vis mon vieux pilote se troubler et pâlir. Une larme glissa sur sa joue livide.

—Ah ! ces cloches, dit-il, ces cloches ! que de souvenirs !

J'achevai ma prière ; puis, demandant à Dieu la grâce de faire un peu de bien et d'adoucir la souffrance secrète que je sentais vivre près de moi, je m'approchai du rameur. Nous nous considérâmes tout d'abord en silence ; puis il comprit sans doute que je craignais en parlant de troubler sa douleur et, s'asseyant près de moi :

—Madame, me dit-il, vous avez l'air compatissante ; je veux vous dire ma souffrance. Vous la comprendrez et cela me fera du bien.

* * *

" J'habite, commença le pêcheur, une petite cabane non loin du port. C'est là que je vivais jadis avec ma famille jusqu'au jour où la tempête poussa la barque d'Yvan, mon gendre, sur un écueil, où il périt.

" Sa femme, douce et tendre créature, mourut de douleur quelques mois plus tard, me laissant le seul gardien de son enfant, moi, pauvre vieux, qui avais déjà un pied dans la tombe et qui sentais finir ma carrière.

" Le malheur donne cependant quelquefois du courage, madame ; et quand je me trouvais seul avec le cher petit ange, je me dis qu'il fallait jeter encore mes filets pour donner quelque bien-être à Georgette et remettre un peu de gaieté sur mon front assombri pour lui rendre le bonheur. Cela me fut facile : elle était si bonne, la chère enfant !

" Un seul de ses regards qui me disait : " je t'aime, grand-père " me payait de toutes mes peines ; et quand je rentrais le soir, après une longue journée de travail, ses petits bras qui m'entouraient avec tendresse, ses blonds cheveux qui caressaient mon front, étaient mon meilleur repos.

" Ah ! c'est si bon, sur un front ridé, de sentir les baisers !

" Je ne vous ai point dit que Georgette était belle. " Son front avait cette candeur de l'enfance à laquelle rien ici-bas ne peut être comparé ; ses lèvres qui ne s'ouvraient que pour laisser s'épancher les doux sentiments de son cœur, étaient petites et charmantes ; et ses grands yeux si purs, si limpides, me faisaient penser souvent que ma petite avait l'idéale beauté que doivent posséder les élus du ciel.

" Cette pensée me donnait de la peine : car l'enfant était si chétive, si délicate, si frêle, que je craignais que le Bon Dieu ne la rappelât parmi les Anges du Paradis.

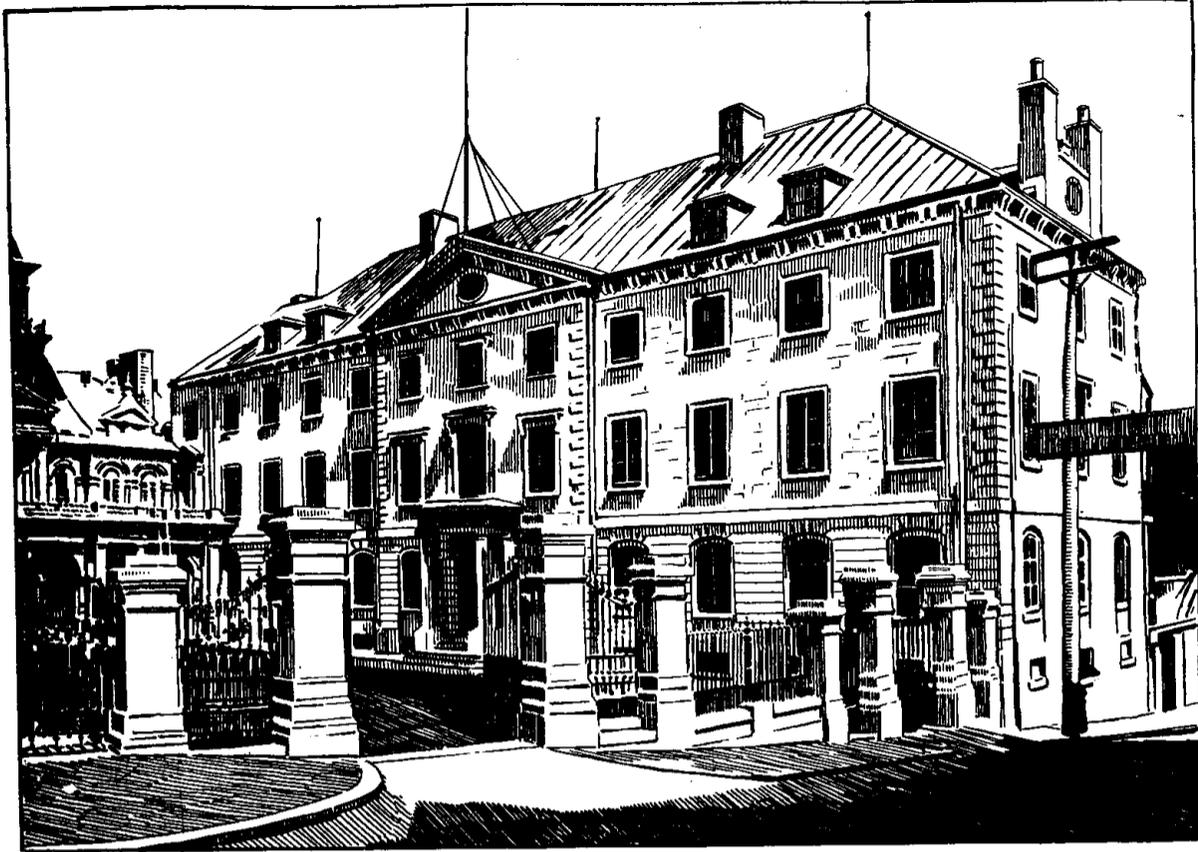
Comme Yvan, comme moi, comme tous ses aïeux, pêcheurs de père en fils, Georgette avait la passion de la mer. Son plus doux plaisir était de monter dans ma barque : quand elle se trouvait au loin, toute perdue dans le grand Océan, elle sentait, disait-elle, " des choses si grandes, si belles, si douces, qu'elle ne savait pas trouver de mots pour me les dire. "

—Mais, ajoutait-elle, le Bon Dieu sait bien, là—et elle touchait son petit cœur—ce que je désire et ce que j'aime. Ah ! le bon Dieu n'a pas besoin qu'on lui parle pour comprendre ce que nous voulons lui dire !

—Et que désires-tu, qu'aimes-tu, fillette ? lui demandai-je alors avec inquiétude.

—Ah ! ce que j'aime avant tout au monde, c'est toi, grand-père ; ce que j'aime c'est la mer, c'est le ciel ce que j'aime, ce sont les oiseaux, et surtout les oiseaux du Bon Dieu, les hirondelles, qui viennent raser les eaux et qui, d'un beau coup d'aile, remontent jusque dans les cieux ! Tu vois, grand-père, je n'aime pas du tout la terre... Il y a trop de monde, et trop de méchants ! Ah ! je voudrais, comme les hirondelles, pouvoir tout de suite m'envoler près du Bon Dieu !

" Je voulus gronder Georgette ; mais quand je me tournai vers elle pour lui faire lire dans mes yeux tous



QUÉBEC. — LE PALAIS CARDINALICE

les reproches que mon cœur lui adressait, je la vis si recueillie, si tranquille, que je me dis qu'elle parlait à Dieu... et je n'osai pas interrompre sa prière.

« Depuis ce jour, la santé de Georgette alla s'alanguissant. La petite grandissait, mais comme une pauvre fleur que peut à peine soutenir une tige trop frêle, son cher visage se décolore et perdait la vie et la fraîcheur.

Je m'inquiétai du mal de mon enfant.

—Ce n'est rien, grand-père, me dit-elle, l'air du printemps me guérira bientôt. Le froid, ce vilain froid m'a donné cette toux qui me fait si grand mal. Voistu, grand-père, je devrais faire comme les hirondelles. Elles viennent ici, l'été, quand il fait bien doux. Puis l'hiver, avant de laisser blanchir leurs pauvres petites ailes par la neige, elles s'en vont, m'a-t-on dit, là-bas où il fait très chaud. D'autres disent encore que pendant qu'il fait froid chez nous, elles s'en vont chanter au Paradis. Cela est bien possible, car enfin les hirondelles sont les oiseaux du Bon Dieu ! Dans combien de temps reviendront-elles, grand-père ?

—Dans un mois, enfant, à Pâques prochaines, aux premiers jours du printemps.

—Pâques ! oh ! j'aime tant la fête de Pâques ! Les hirondelles descendront du ciel sur la terre pour dire : *Alleluia* ! Oh ! que de belles choses dans ce petit mot, grand-père : *Alleluia* ! N'est-ce pas que c'est un mot du ciel ? Eh bien ! oui, dans un mois, je serai guérie pour chanter *Alleluia* avec les hirondelles !

* * *

Le vieux pêcheur s'arrêta.

—Voulez-vous savoir la fin ? dit-il après un silence, en essayant une larme.

Et comme je serrais la main du vieillard.

—Arrêtons-nous donc ici, ajouta-t-il en amarrant sa barque auprès du phare que nous avions atteint. Aussi bien, voyez, le grain a grossi—et sa main m'indiquait le ciel ;—il est prudent avant de regagner le port, de laisser crever le nuage. Puis, il vaut mieux être tranquille pour vous dire la fin.

« Georgette devait donc être guérie pour Pâques prochaines. Elle me l'avait dit, et je l'espérais presque—tant mon cœur le désirait—malgré le grand cercle noir qui creusait ses yeux brillants chaque jour davantage, et la maigreur de ses blanches petites mains que brûlait une constante fièvre.

« Un soir, qu'elle avait plus souffert que de coutume, elle me demanda de la porter sur la plage pour

respirer l'air pur et pour revoir la mer qu'elle aimait tant.

—A quand, me dit-elle lorsqu'elle fut assise sur son fauteuil d'osier, à quand, grand-père, le retour des hirondelles ?

Nous étions entrés dans la sainte semaine. Je le dis à mon enfant.

—Ah ! c'est donc bientôt la fête de Pâques ! C'est demain que les cloches vont partir pour Rome, mais pas pour longtemps, reprit-elle avec un doux sourire. Elles reviendront pour dire : *Alleluia* ! *Alleluia* avec les hirondelles.

« Georgette fut saisie d'un long frisson de fièvre. Je la reconduisis dans notre demeure, et quand elle fut dans son blanc petit lit, elle s'assoupit lourdement. En vain, j'épiai pendant deux jours le réveil de mon enfant. En vain, je lui dis : Georgette, embrasse-moi. Georgette, ma petite Georgette, mets tes menottes sur mes épaules...

« Ses yeux fermés ne me voyaient plus, ses lèvres entr'ouvertes ne laissaient échapper que les souffles courts de sa poitrine oppressée, et ses mains tombaient languissantes de sa couche.

« Le samedi, au matin, l'enfant ouvrit les yeux. Son regard se posa longuement sur une image de la Vierge appendue près de son lit, puis, se reporta sur moi.

« Jamais je n'avais lu dans ce regard plus de pureté, de rayonnement et de tendresse.

« Tout à coup, un grand bruit joyeux frappa l'air. J'écoutais... c'étaient les cloches qui étaient de retour.

—Et après ? demandai-je, contenant difficilement l'émotion de mon âme.

—Et après, madame... Elle me sourit, et comme un enfant qui s'endort doucement sur le cœur de sa mère, elle pencha sur moi sa blonde tête de chérubin.

—Grand-père, dit-elle sans effort, il fait trop froid encore pour les hirondelles... elles ne peuvent venir à moi : c'est moi qui vais à elles pour dire. *Alleluia* !...

L'enfant dort, reprit tristement le vieillard, là-bas, sous deux petits cyprès... elle dort dans sa robe blanche que je lui avais achetée pour la dernière fête. Elle dort, mais son cœur veille, et ma petite fille est mon ange gardien.

« Quand, enivré de douleur je viens, le soir, dire mon chagrin à la mer—désormais ma seule compagne—je vois subitement briller au ciel une étoile : c'est mon enfant qui me regarde et qui me dit : « Courage, grand-père ! Dans quelques jours, nous serons réunis !

Travaille un peu encore pour mériter le ciel... Ah ! si tu savais comme c'est beau, le ciel ! »

« Et quand je l'ai entendue me parler ce doux langage, quand je lui ai promis de souffrir sans murmures, quand je lui ai dit : Demain encore, pour l'amour de Dieu, je jeterai mes filets à la mer ; je me retire, l'âme en paix, dans la petite demeure où je la revois encore avec les yeux de mon cœur.

« Depuis deux ans, les hirondelles ont fait leur grand voyage. Bientôt, elles vont de nouveau revenir du ciel... Oh ! madame, si je pouvais, cette année même, aller dire avec elles là-haut : *Alleluia* ! »

* * *

La tempête s'était apaisée. Le ciel était redevenu serein. Je serrai la main du pêcheur.

—Regagnons le port, lui dis-je. Nous irons ensemble sur la tombe de l'enfant. Nous lui demanderons de nous donner les grandes ailes de la foi et de l'espérance qui l'ont portée au ciel et qui, sur les flots agités de la mer de ce monde, conduiront sûrement notre barque vers Dieu, vers l'éternel bonheur.

THÉRÈSE-MARGUERITE.

Lourdes (France), avril 1898.

FEU M. DANIEL

La semaine dernière, mourait à Montréal le doyen des typographes, M. Pierre-S. Daniel.

Tout le monde connaissait cet excellent homme qui, dans sa modeste sphère, a contribué pour une grande part au progrès de son art d'abord, de la littérature ensuite : car celle-ci doit aux typographes, autant que les typographes lui doivent.

Il fut des années attaché à l'imprimerie du *Pays*, puis du *Monde*, enfin de *La Presse*.

Nous offrons à Mme Daniel et à ses enfants nos sincères condoléances.

THÉÂTRES FRANÇAIS

Incog, une comédie des plus amusantes, fondée sur la ressemblance frappante de trois hommes, est représentée cette semaine au Théâtre Français. Ces trois rôles sont remplis par MM. Reynolds, McGrane et Byrne. C'est certainement l'une des meilleures comédies qui aient été représentées à ce populaire lieu d'amusement pendant la saison.

L'une des prochaines productions du Théâtre Français, sera *Lights O'London* que les critiques proclament avec *Les deux Orphelines* et *Silver King* les trois plus grands mélodrames qui aient été écrits.

M. Philips, gérant du Français, a reçu un télégramme de ses agents de New-York, lui disant qu'ils ont obtenu pour \$500 le droit de représentation d'un acte qui a fait fureur à New-York. C'est la grande sensation du jour en fait de vaudeville. Le nom de cet acte sera publié plus tard.

Peter Haker, le célèbre comédien qui a reçu dernièrement une offre de \$300 par semaine, pour une tournée en Angleterre et en Irlande, viendra au Théâtre Français pendant la semaine du 9 mai. L'Olympia Quartette, composé de MM. Keknoe, Randall, Sullivan et Mack, est ce que l'on a vu de mieux en ce genre, à Montréal, et à chaque représentation du Théâtre Français, ils obtiennent un vrai triomphe.

PARC SOHMER

Rien n'est plus agréable, maintenant que les beaux jours sont revenus, que d'aller passer l'après-midi au Parc Sohmer.

Vous y entendez de belle musique, du chant et une foule d'autres amusements qui font oublier les tracasseries des affaires.

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Vous m'y autorisez, ma chère Carmen ?
Saint-Hyrieix n'interrompait pas la lecture de son discours, qu'il ponctuait de petits rires ironiques.
Quant à Georges, il contemplait sa femme, semblant la trouver plus belle, plus aimante, plus désirable.
Les deux ménages se souhaitèrent la bonne nuit.

XLIV

L'AMOUR DE LA FAMILLE

La nuit était venue ; la bise soufflait ferme : les ais vermoulus de l'entresort gémissaient comme ces âmes en peine que les paysans bretons croient entendre, à minuit dans les landes désertes.

La Limace saisit une bouteille qui contenait de l'eau-de-vie et but à la régale.

Zéphyrine lui empoigna le bras.

—Laisse-m'en un peu, dit-elle.

Dans ce mouvement un peu brusque, quelques gouttes du précieux breuvage tombèrent.

La Limace poussa un juron.

—Tu ne vois pas que tu gaspilles la camelote ! fit-il.

La somnambule parvint tout de même à enlever la bouteille et elle s'abreuva à son tour.

Eusèbe souffla :

—Ça réchauffe un peu... Il n'était que temps.

—Alors, repartit sa compagne, entre deux gorgées, pourquoi ne voulais-tu pas que je reprenne aussi un peu de chaleur ?

—Le fait est, poursuivit La Limace, que ce n'est pas en suçant la glace qu'il y a sur la route que tu conserverais ta trogne.

—N'empêche, Eusèbe, que j'en ai plein le dos de ce pays de loups.

—Et moi donc !

—Nous n'allons pas y passer l'hiver.

—Quéqu'tu veux ! ta frangine ne répond pas.

—Elle est peut-être malade.

—Elle n'avait qu'à nous prévenir, on aurait été la soigner.

—Tu vois, t'as eu beau me dicter ma dernière babillarde, Rose n'a pas coupé dans le pont.

—Y a pas ! reprit La Limace, d'un ton décidé, faut lâcher la cambrouse et retourner à Paris.

—Ah ! Eusèbe ! gloussa Zéphyrine, tu sais bien que je ne désire pas autre chose.

—Il y a longtemps que nous devrions être rentrés.

—Seulement, voilà ! chaque fois que nous avons eu le pognon pour ça, nous l'avons bu.

—C'est vrai... .

—Nous sommes trop altérés, vois-tu, mon homme !

Ils étaient à Plouzané depuis quelques jours. Les affaires, qui avaient semblé prospères à un moment, étaient dans le marasme.

La Limace et Zéphyrine avaient d'abord trouvé des proies faciles en exploitant les naturels du Finistère ; mais ceux-ci avaient fini par se lasser.

L'entresort restait quelquefois vingt-quatre heures sans étrenner.

Eusèbe avait mis à profit ses autres petits talents, dévalisant discrètement les maisons où il avait eu accès comme rémouleur ; seulement, ces exploits ne pouvaient se répéter, car les gens se tenaient sur leurs gardes.

Zéphyrine reprit :

—Ce coup-ci nous avons de quoi voyager.

—Pas tant que ça ! répliqua Eusèbe.

—Eh bien ! et tout ce que tu as trouvé sur les macchabées du naufrage ?

La Limace expliqua :

—Je ne veux pas vendre ces bijoux dans la localité ; les commerçants ne sont pas à la hauteur.

—J'admets ça... . Seulement t'as ramassé de la braise.

—Pas beaucoup !

—Eusèbe ! tu deviens cachottier.

—Mais non... . Tu sais bien que j'ai été interrompu en plein turbin par un ostrogoth qui m'a envoyé un pruneau.

—Heureusement qu'il t'a raté.

—La balle m'a passé sous le nez.

—T'as rien dû avoir le trac !

—Aussi ce que je me suis cavale !... .

En effet, le monstre à face humaine que Georges de Kerlor avait aperçu, dans la nuit tragique, détroissant les naufragés, n'était autre que La Limace.

Dès qu'il avait appris le sinistre, Eusèbe Rouillard s'était dit qu'il y aurait peut-être quelque chose à piller. Il se souvenait des histoires d'autrefois. Les habitants du littoral avaient l'habitude de s'approprier les épaves et, même, ils ne reculaient pas devant de criminels stratagèmes pour causer des naufrages.

Ils éteignaient les feux des phares, rudimentaires de cette époque, et ils attachaient des lanternes aux cornes de leurs bœufs, qu'ils dirigeaient sur un point de la grève, pour tromper les marins sur l'emplacement des écueils.

Les hauts faits de La Limace avaient été interrompus par le coup de revolver de M. de Kerlor, au moment où le gremlin allait poignarder Saint-Hyrieix.

C'était à la fin de juillet que La Limace s'était livré à cette opération macabre.

Le produit qu'il en avait tiré s'était vite liquéfié.

Eusèbe et Zéphyrine étaient restés ivres pendant une grande quinzaine.

Quant aux bijoux volés par La Limace, il ne s'était pas risqué à les vendre aux environs de Brest.

Le bandit se disait que l'homme qui l'avait vu accomplir son œuvre de vampire avait dû prévenir la gendarmerie et la police.

Le butin était assez important, des bagues, des boucles d'oreilles, des chaînes, des montres, des bracelets, tout cela constituait pas mal d'écus ; mais cette marchandise ne s'écoulerait proprement qu'à Paris car ce n'était pas de la pacotille.

Les victimes pendues en grappe au tronçon du mât étaient tous des voyageurs de première classe.

La Limace avait dû cambrioler de rechef pour subvenir à son existence et à celle de sa douce compagne.

Nous l'avons dit, la zone à explorer était parcourue ; à moins de recommencer dans les maisons déjà ravagées, il n'y avait plus rien à faire dans ce coin de Bretagne.

Evidemment, on pouvait changer de région, se transporter du côté de Landerneau, pays où l'on voit la lune, dit naïvement un dicton malveillant. Mais La Limace, qui connaissait toutes les locutions traditionnelles, ajoutait que dans cette ville-là ses petits talents feraient trop de bruit.

—C'est décidément à Paris qu'il faut aller, dit Eusèbe ; là seulement je "fourguerais" avantagement ma bijouterie.

Il devisait de ces choses avec Zéphyrine, dans cette glaciale soirée de janvier qui mettait aux arbres dénudés des stalactites de givre.

Eusèbe s'écria :

—Et puis, vois-tu, Fifi, il arrive un moment où l'on a le mal du patelin... . Je ne veux plus rester au milieu de ces marchands d'échalottes... . Faut que je revoie Paris.

Les petits yeux du bandit étincelèrent. Il poursuivit de sa voix rauque et alcoolisée, avec de véritables transports d'enthousiasme :

—Ah ! Paris... . L'extér... . Les fortifs... . La place Maub ! Les béni Mouf-Mouf !... . Ce que c'est que chouette ! Et puis, la campagne !

Il continua plus lyrique encore :

—Le boulevard de la Révolte !... . Les Trois Canons !... . La butte Pinson, où il y a une guinche... . Tu te rappelles, Zéphyrine, que nous y avons poussé notre petit pas d'hareng saur... . Crois-tu qu'on la menait joyeuse dans ce temps-là ?

—Pour sûr, reconnut la virago.

—Faut que je revoie tout ça... . Je sens que c'est un besoin... . J'ai la nostalgie... .

Zéphyrine ne saisit pas très bien le dernier mot ; du moins, elle en retint la syllable "noce" et cela lui suffisait amplement.

Elle s'écria :

—Tu as raison, Eusèbe, faut retourner là-bas... . ! Quoi La préfecture ne pense plus à toi !

Zéphyrine faisait allusion à une petite opération qui avait obligé La Limace à partir promptement en villégiature : un vol avec effraction à la Butte-aux-Cailles.

Le complice d'Eusèbe n'avait pas eu de chance ; il était tombé au moment où les agents lui donnaient la chasse ; Eusèbe, lui, avait réussi à se sauver.

La Limace haussa les épaules en entendant Zéphyrine.

—Oh ! là là, dit-il, les roussins ont eu d'autres chats à fouetter, depuis ce coup-là.

—N'empêche que tu avais la frousse...

—Parce que j'avais peur que le copain ne jaspine.

—Toujours est-il que tu as été heureux de trouver un abri dans mon entresort.

—Oui, oui ! Plus que ça de luxe, quoi ! On a voyagé en poste, petite poste, par exemple, car avec Troppmann, c'est toujours la petite vitesse et le grand doucement.

—Ne le mécanise pas, nous en aurons encore besoin.

—Je ne prétends pas que nous avons eu tort de venir ici, ce que je dis, c'est que nous nous y sommes engourdis !

—Dame ! le voyage coûte cher en chemin de fer, répliqua Zéphyrine. Quand à le refaire dans la guimbarde, jamais de la vie !... Troppmann nous sèmerait en route... et puis, il fait trop friot...

La Limace but une large régalaade pour se réchauffer les sentiments : Zéphyrine l'imita ensuite.

—Voilà le flambeau, reprit la somnambule, il s'agirait de trouver un bon chopin dans les environs et de calter illico.

Eusèbe s'écria :

—Et voilà !... Ça te paraît tout simple ! Madame n'a qu'à parler pour être servie... On voit bien que ce n'est pas toi qui marches.

—T'es si mariolle.

Il s'apaisa, flatté, tout en protestant faiblement.

—Ne fais donc pas de chiqué.

Il réfléchit autant que pouvait le lui permettre l'ivresse envahissante, car il avait déjà la langue pâteuse et bégayait quelque peu.

Zéphyrine était peut-être moins ivre. Elle supportait mieux l'eau-de-vie que ne le faisait Eusèbe, qui buvait trop vite.

Elle poursuivit :

—Il nous faudrait un boulot comme celui du bois de Kernéis.

—Merci ! grommela Eusèbe ; il me semble que je sors d'en prendre... Je souffre encore du coup de matraque que j'ai reçu sur l'abatis... Tu appelles ça un bon chopin, toi ? Tu n'es pas difficile. Si jamais je le repinçais, ce type-là, et qu'il ne s'y attende pas, il ne paierait ça plus cher qu'au marché !

—Il était bath le jour de son mariage.

Elle pensait à ce mariage. Ce jour-là, lui et Zéphyrine avaient bien travaillé. Malheureusement, ça n'avait pas duré assez longtemps. L'occasion n'était réellement propice qu'au moment où les Bretons et les Bretonnes s'extasiaient en voyant paraître le cortège.

—Ah ! répliqua La Limace, s'il y avait tous les jours des conjungos aussi huppés, nous pourrions rester en Bretagne...

Malgré la chaleur artificielle produite par l'eau-de-vie, le couple sentait les morsures de la bise.

Leur baraque laissait pénétrer le vent par toutes les jointures ; le feu qu'ils avaient allumé dans leur petit poêle ne réchauffait guère l'entresort.

—Faut nous mettre au dodo, susurra la somnambule de sa voix la plus engageante ; comme ça, nous ne serons plus changés en glaçons.

—Ça va, acquiesça Eusèbe... Seulement, demain je veux tirer un plan sérieux.

—Demain, il y aura peut-être une lettre de Rose à la poste restante.

—Je n'y compte plus, répliqua La Limace désabusé. Ta frangine se moque de notre fiole... Elle nous a déjà assez vus.

—Elle ne t'a jamais rencontré ! fit observer la somnambule.

—C'est vrai... Faut croire qu'elle ne t'a plus à la bonne.

—On se rapapillotera.

—Quelque chose me dit qu'il est temps.

—Je te présenterai, puisque je t'ai annoncé.

Eusèbe Rouillard ne s'attarda pas à s'endormir. Il rêva tout de suite, car ces mots s'échappaient de ses lèvres :

—Les fortifs !... La guinche !... La place Maub !...

Zéphyrine, elle, ronfla tout de suite.

Le lendemain, La Limace rumina différents projets destinés à lui fournir l'argent dont il avait besoin pour payer les places de chemin de fer.

Il ne trouva pas d'idées pratiques. La contrée qu'il honorait en ce moment de sa présence n'offrait réellement pas de ressources appréciables.

La Limace s'accusa de manquer d'imagination ; mais il eut beau

se tordre la cervelle, il ne trouva rien, et il fallut se préparer à quitter sa place.

Leurs préparatifs n'exigeaient pas de longs efforts. Il n'y avait qu'à atteler Troppmann.

Le pauvre animal ne parut pas très satisfait sous le harnais ; il couchait les oreilles en signe de protestation.

Un vigoureux coup de fouet lui annonça que la moindre récrimination serait aussi vaine que superflue, et il se résigna.

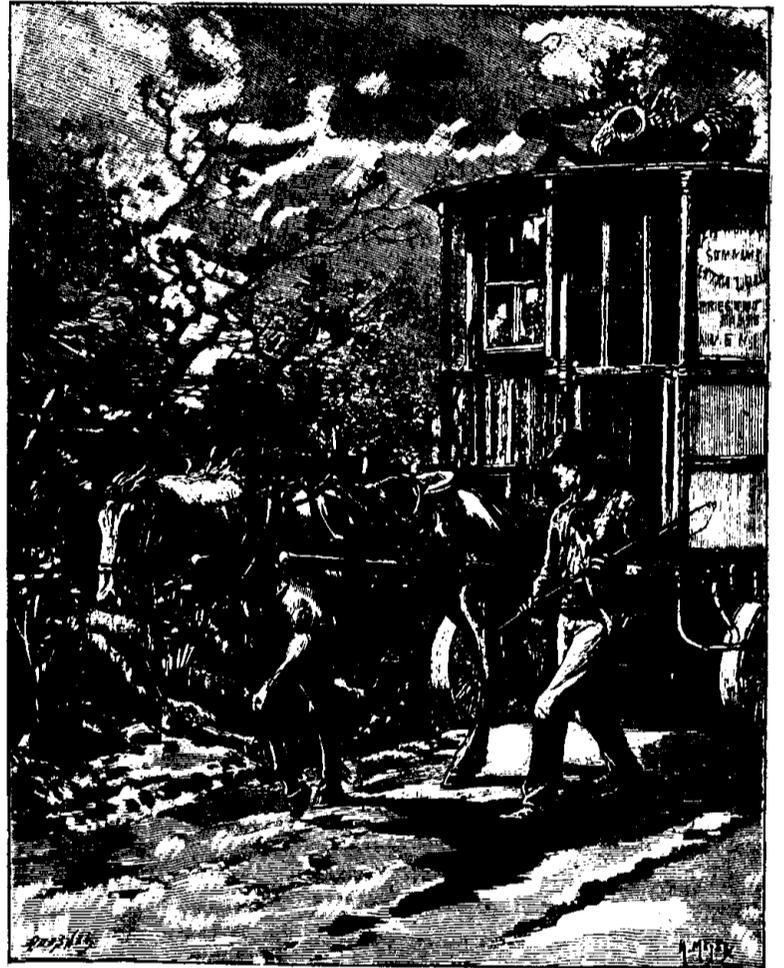
A Brest, l'employé de la poste restante répondit négativement à la somnambule. Il n'y avait rien pour elle.

Zéphyrine ragea. Elle n'aurait jamais cru que sa sœur aînée se montrerait aussi dure à la détente. Elle n'avait donc pas l'amour de la famille. Enfin, on s'expliquerait à Paris, où la présentation du futur aurait lieu.

La Limace calma sa compagne. Il ne comptait plus sur l'argent demandé.

On s'en passerait voilà tout ; cela n'empêcherait pas d'exister.

Zéphyrine donnerait des séances. Eusèbe ferait son métier de rémouleur et il exercerait ses autres petits talents, le cas échéant.



Le pauvre animal ne parut pas très satisfait sous le harnais.—Page, 829, col. 2

Si l'on était trop serré, La Limace vendrait deux ou trois bijoux dans les grandes villes ; mais, sur ce point, il fallait se montrer raisonnable et ne pas trop entamer le trésor, attendu que, une fois arrivé à Paris, on procéderait à un lavage en grand des bibelots dans des conditions avantageuses, de façon à pouvoir se nipper un peu avant d'embrasser la tireuse de cartes.

Zéphyrine reconnut qu'Eusèbe était dans le vrai.

—Tu comprends bien, dit-il, que si nous nous amenons tout dépenaillés, ça ne fera pas plaisir à ta sœur.

—Comme de juste !

—Tandis qu'en ayant l'air rupins, tu lui feras voir qu'on sait se débrouiller.

Le voyage commença. On fit halte aussi souvent que l'exigeaient les jambes du cheval. On séjourna à Saint-Brieuc, à Lamballe et à Fougères.

Zéphyrine eut quelques clientes ; La Limace repassa un certain nombre de couteaux, ciseaux et rasoirs ; mais il n'eut guère l'occasion de voler, pressé comme il l'était d'arriver dans "la capitale". Cependant, en garçon consciencieux, il prit quelques notes sur son carnet grasseux ; ça pourrait peut-être servir plus tard.

L'entresort, toujours cahin caha, franchit les limites de la Bretagne et pénétra sur le sol normand. On resta deux jours à Domfront.

La Limace maugréa contre les naturels, moins faciles encore à rouler que les Bretons.

Il se vengea en grommelant le vieux dicton, qui remonte au moyen âge :

—Domfront, ville de malheur ! Arrivé à midi, pendu à une heure. Pas seulement le temps de dîner.

On fila sur Mortagne. La Normandie était traversée. On atteignit Dreux, puis Houdan et Poissy.

—Ça se tire ! constata La Limace, nous voilà en Seine-et-Oise.

—Ce n'est pas dommage, répliqua Zéphyrine ; j'ai cru que ça n'en finirait jamais... Troppinann fait un pas en avant et deux en arrière... Faudra renouveler notre cavalerie, Eusèbe.

Bientôt les coteaux d'Argenteuil apparurent.

La Limace et sa compagne s'offrirent du piccolo, qu'ils traitèrent dédaigneusement de piquette.

—On dirait le vin de Plabennec, prétendit Zéphyrine.

La Limace se rappela l'auberge de *Vrai Mathurin*, et, par une naturelle association d'idées, il se souvint du vol qu'il avait commis chez l'orpheline.

L'affaire n'avait pas été mauvaise ; mais un peu plus cette maudite blanchisseuse empêchait le coup.

Enfin, par une soirée pluvieuse et froide, l'entresort entra dans Paris en franchissant la porte Levallois.

La voiture et le cheval furent remisés rue Gide, chez un copain, qui tenait un débit de boissons, et à qui on pouvait parler de la dernière étape, car il avait été à Poissy, où il avait appris à tresser des chaussons de lisière.

Zéphyrine et La Limace poussèrent un soupir de satisfaction, le voyage était terminé.

Ils fêtèrent leur rentrée dans la bonne ville de Paris par des libations extrêmement nombreuses et prolongée jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Le gros bleu falsifié, l'eau-de-vie de pommes de terre et un toxique étiqueté absinthe leur parurent délicieux.

Le lendemain, Eusèbe Rouillard se rendit chez un receleur qui habitait les Ternes et exhiba les bijoux volés sur les naufragés du *Prins-Hendrik*.

Le "fourgat" demeurait rue Verniquet, près du boulevard Berthier, par conséquent non loin des fortifications, dont les glacis faisaient palpiter le cœur de La Limace, qui aimait les jolis points de vue et les parfums suaves.

Bidonneau, c'était le nom du receleur, tenait une petite boutique, pas beaucoup plus grande qu'une échoppe, où il semblait exercer ostensiblement la profession d'horloger.

C'était un rusé coquin, d'une cinquantaine d'années, au front chauve, fortement bombé, au visage glabre. Il était petit et gras. Il louchait ; ce ne pouvait être l'abus du microscope, car il ne se fatiguait pas beaucoup la vue à examiner les grands ressorts en détresse ou les mouvements déréglés.

Il accueillit La Limace par cette apostrophe au moins familière :

—Te voilà, bon à tuer ?

Eusèbe reparti :

—En tout cas, il n'y aurait guère à manger... Toi, au moins, tu es à point.

—Dame ! on soigne sa petite santé, avoua Bidonneau.

—Je t'apporte du nanan, reprit La Limace.

—Quelque camelote.

—Tu vas voir.

Eusèbe tira de sa poche un mouchoir, noué aux quatre coins, et qui contenait des montres, des chaînes, des bracelets, des boucles d'oreilles et autres bijoux.

Le strabisme du "fourgat" s'accentua et mons Bidonneau ne put réprimer un petit mouvement d'admiration.

Il s'écria même :

—Eh bien ! mon vieux ! tu ne t'es pas mouché du pied... Où as-tu dégoté tout ça.

La Limace répondit cyniquement :

—C'est un sauvetage que j'ai fait.

—C'est-à-dire que tu as sauvé la caisse.

—J'ai été au plus pressé.

Bidonneau palpa les bijoux ; il y en avait pour dix mille francs au moins.

—Est-ce que ça te va ? interrogea La Limace.

—Si ça ne m'allait pas, je serais rudement difficile ; seulement...

—Quoi ?

—Où as-tu fait le chopin ?

—Très loin.

—Mais encore...

—Dans le Midi... du côté de Marseille.

—Il y a combien de temps ?

—L'année dernière.

Bidonneau parut satisfait de ces renseignements, car ils lui prouvaient que la sûreté ne devait plus s'occuper du vol.

Il répliqua :

—Je te donne cinq cents francs...

—Filou ! s'écria La Limace.

—Attends un peu... Je te donne cinq cents balles tout de suite et cinq cents autres balles à la fin du mois.

—Dans chaque main et tout de suite.

—Est-ce que tu n'es pas marteau ? mon vieux La Limace... Tu sais bien que je ne suis pas rupin... Tu me fourgues ces bibelots, il faut que, à mon tour, je les repasse pour quelqu'un... Ça demande du temps... Sans compter que les curieux peuvent mettre le nez dans ce qui ne les regarde pas... Quoi ? tu n'ignores pas ça... On dirait que tu reviens de Pontoise.

—Je voudrais tout d'un seul coup, répliqua Eusèbe.

—Ça m'est égal... Tu n'as qu'à repasser.

—J'en ai soupé de ce chien de métier...

L'époux de Zéphyrine comprenait que Bidonneau faisait allusion au noble état de rémouleur.

—Tu sais, reprit le receleur, je ne marchande jamais... C'est oui ou c'est non... Décide-toi, je suis en train de réparer un remontoir, et il ne faut pas que je m'amuse.

Eusèbe prit son parti.

—Ça y est !

—Eh bien ! je vais te donner l'argent.

Bidonneau emporta les bijoux et revint bientôt avec la somme convenue : un billet de cent francs, cinq louis et le reste en pièces de cent sous.

La Limace partit en faisant tinter les écus dans sa poche.

Il était très content. Il ignorait la valeur de ses rapines. Avec ces cinq cents francs, il allait acheter des frusques à Zéphyrine et se transformer lui-même en homme du monde.

Quand il revint rue Gide, il dit à la somnambule :

—Tiens, Fifi, regarde !

Et il étala sa petite fortune sur le guéridon boiteux qui ornait la chambre.

Zéphyrine s'extasia, poussant des glossements d'allégresse.

Elle avança la main ; Eusèbe la repoussa avec sa rudesse ordinaire et il s'écria :

—Je t'ai dit de regarder, mais pas de toucher... La vue n'en coûte rien. Mais la vue toute seule...

Ils firent leurs achats dans la journée. Ils suivaient moins la misère et le vice, bien qu'ils se fussent affublés d'oripeaux d'occasion, remarquables par leurs couleurs criardes.

—Et maintenant, s'écria La Limace, tu peux te présenter chez ta frangine.

—Tu viens avec moi !

—Penses-tu ? fit Eusèbe en haussant les épaules à plusieurs reprises, comme s'il prenait en pitié la naïveté de sa compagne... T'imagines-tu que je vais m'amener comme ça, d'autorité, chez ta sœur ! Qu'est-ce qu'elle dirait ?

Zéphyrine parut comprendre que, en effet, cela ne serait pas absolument prudent.

La Limace lui fit la leçon et lui indiqua ce qu'elle aurait à dire. La première entrevue entre les deux sœurs serait peut-être dépourvue d'expansion ; mais, en somme, on saurait ce que pensait Mme Fouilloux, l'aînée.

Si l'accueil était plus cordial que n'osait l'espérer La Limace, Zéphyrine en profiterait pour annoncer qu'elle reviendrait le lendemain avec son prétendu, et alors, Eusèbe Rouillard, qui n'ignorait pas les usages de la haute, ferait sa demande dans toutes formes ; s'il le fallait, il mettrait des gants ; ce serait la première fois de sa vie ; mais il y avait commencement à tout.

Zéphyrine arriva rue des Trois-Couronnes, vers cinq heures du soir. Elle sonna vigoureusement.

On devine la surprise et l'émoi de Rose Fouilloux, quand elle vit l'épaisse silhouette de sa sœur emplissant tout le palier.

Zéphyrine, pour se donner de l'aplomb, avait pris trois verres de cognac.

Elle était rouge comme une tomate, ce qui ne l'empêchait pas d'esquisser des effets de dignité.

Rose, qui avait ouvert la porte, eut un brusque mouvement comme pour la refermer. Ce fut le premier, le bon ; le second ne lui ressembla pas.

La tireuse de cartes, malgré tous ses griefs contre sa cadette, sentit brusquement tomber son courroux.

C'était sa sœur qui était là ; le seul être qui représentât sa famille, la tante de Claudinet.

Voilà pourquoi Rose Fouilloux ne referma pas la porte et pourquoi elle accueillit Zéphyrine.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

NOTES AGRICOLES

Cultiver la terre n'est pas seulement pour l'homme un devoir, c'est aussi une source de jouissances et de richesses.

Si vous enfouissez, pendant les chaleurs, une récolte comme engrais vert dans un sol léger, cet engrais vert aura une tendance à rendre la terre acide ; il vaut mieux attendre et laisser croître davantage la récolte. Dans tous les cas, il sera utile de chauler la terre pour neutraliser l'acidité de l'engrais vert.

L'humidité accumulée dans le sol pendant l'hiver est en danger de se perdre lorsque la terre est labourée au printemps ; la question du labour du printemps est très discutée et donne lieu à des opinions diverses. Il a contre lui beaucoup d'adversaires. En règle générale, on peut se contenter d'un labour profond fait en automne.

Un grand progrès à faire, en 1898, sur nos fermes, c'est d'entreprendre l'amélioration de nos pâturages. Suivons les conseils donnés maintes fois et ayons de riches pâturages. Une fois le pâturage bien établi sur un terrain bien préparé et enrichi, c'est la partie de la ferme qui demande le moins de frais de culture et en même temps qui rapporte le plus.

En Normandie, un vieux proverbe dit : " Tant vaut l'homme, tant vaut la terre." Il est parfaitement vrai. Mais il y en a un autre qui ne l'est pas moins : " Tant vaut la femme, tant vaut la ferme".

La femme est l'âme de la ferme. Si la femme est intelligente, laborieuse, économe, la ferme marchera toujours. Si elle incapable, dépensière, paresseuse, la ferme sombrera.

Chaque jour, nous voyons des cultivateurs peu capables, d'autres toujours absents de chez eux, d'autres encore qui aiment à s'amuser ; s'ils ont la chance d'avoir pour femme une bonne ménagère, ils réussissent quand même.

Si, au contraire, le fermier est intelligent, actif, vigilant, mais si la femme est incapable ou paresseuse, il se ruinera quoi qu'il fasse.

Pourquoi ? C'est qu'il faut, dans l'intérieur d'une ferme, une surveillance perpétuelle, de chaque moment, une surveillance que l'homme ne peut exercer qu'incomplètement.

CHOSSES ET AUTRES

—La dette publique de la France, qui s'élève à \$8,000,000,000, est la plus considérable qu'il y ait au monde.

—Le Lac Erié produit plus de poissons par mille carré qu'aucune autre étendue d'eau du monde.

—On a calculé qu'une abeille captive, cherchant à s'enfuir, avait donné 15,540 coups d'aile dans l'espace d'une seule minute.

—la Bible la plus considérable du monde s'appelle la Baddhist tripitaca ou "Trois paniers." Elle comprend 325 volumes et pèse 1625 lbs.

—On a trouvé qu'un chêne de gros-seur ordinaire, pendant les cinq mois de l'année qu'il porte feuilles, absorbe de la terre environ cent vingt trois tonnes d'eau.

—La voie qui conduit au Klondyke est indiquée par les nombreuses tombes qui jalonnent sur tout son parcours. Que de déceptions pour les coureurs de fortunes.

SE TENIR SUS SES GARDES

Chez les personnes délicates, les moindres variations de température provoquent souvent des accès de toux, dans lesquels on doit prendre du Baume Rhumal. 25c la bouteille.

JEUNES ET VIEUX

Pour l'enfant, pour l'homme fait, pour le vieillard, le Baume Rhumal est le plus précieux des remèdes contre les rhumes obstinés, la coqueluche etc.

—Le gouvernement a décidé de réduire de 3 à 2½ par cent l'intérêt des caisses d'épargne postales. Si le parlement ratifie cette proposition ministérielle, cette réduction sera mise en force le 1er juillet prochain.

—Le breviaire dont se servait feu Mgr Darboy durant son emprisonnement à Paris, vient d'être trouvé dans une des cellules de la prison et a été remis à l'église de Notre-Dame de Paris.

—La misère en Irlande : Le Père J. Corbett, curé de Partry, écrit que la détresse est terrible dans les montagnes. Dans le district de Glenmask, les malheureux paysans ont vendu jusqu'à leurs dernières hardes, et, honteux, ils se cachent dans leurs chaumières, ne venant même plus à la messe, faute de vêtements pour se couvrir. Le Révérend Père se plaint des efforts tentés par les inspecteurs du gouvernement pour cacher la vérité et empêcher l'effroyable misère d'être connue.

—Un Américain, provoqué à un duel au pistolet, répondit à son adversaire une lettre ainsi conçue : " Je ne puis accepter votre duel. Soit, en effet, que je vous tue ou que vous me tueiez, le malheur sera également grand et irréparable. Voici ce que je vous propose. Allez dans le bois le plus voisin ; vous y choisirez un arbre de la même corpulence que moi, et vous vous placerez à la distance convenue. Si vous touchez l'arbre, je conviendrai que j'ai eu tort, et je vous ferai des excuses ; si, au contraire vous le manquez, je recevrai les vôtres."

—Sommaire de la Revue des Revues, du 1er avril 1898, contient : Psychologie de la blague, par le Dr Max Nordau ; Comme elles nous jugent ! (Les hommes dans les romans des femmes), par F. Loliée ; Dans un pays de moines (5 gravures), par le Comte de Chalot ; Les chefs-d'œuvres en saindoux (7 gravures), par H. Coupin ; Le télélectroscope (1 gravure), par J. Boyer ; La littérature populaire dans l'Égypte moderne, par G. St-Aubin ; Un gardien de musée héritier d'un trône, par F. Mury ; Romans d'amour dans les cours allemandes, par G. de Dubor ; Les pèlerins de la Mecque, par le Dr L. Caze ; Analyse des Revues ; Mouvement des livres en France et à l'Étranger ; Caricatures politiques (14 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Étranger (Union postale), 24 francs.

ILS SONT D'ACCORD

Grand nombre de médecins prescrivent régulièrement le Baume Rhumal dans certaines affections de la poitrine.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

ON DEMANDE

Pour un ancien et distingué, homme ou femme bien élevés, ayant de bons principes religieux, pour remplir les fonctions de directeur, faire le travail de bureau et la correspondance de la maison. Maison d'affaires établie depuis longtemps déjà. Traitement \$900. Envoyer adresse avec timbre pour réponse et recevoir les conditions, à A. P. Elder, Directeur général, 189, avenue Michigan, Chicago, Ill.

Consommation Guérie

La consommation peut-être guérie ; sûrement et radicalement guérie. Nous avons plusieurs cas à l'appui de cette prétention. De nombreux cas déclarés sans espoir par d'éminents physiciens, ont été guéris par le remède "Cannabis Sativa" du Dr Steven,—spécifique de la nature pour toute les maladies de la gorge et des poumons. J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Cannabis Sativa ;" je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'envierai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

GRATIS

"Je ne saurais vous dire quel changement un paquet de "Cannabis Sativa" a opéré en moi. J'avais une terrible toux, j'étais démoralisée et sans forces ; ma peau était sèche et couverte de taches brunes. Mes amis n'avaient aucun espoir de me voir revenir à la santé. Ils disaient qu'il était inutile de me procurer le remède ; mais j'avais été guérie du catarrhe par lui et l'avais recommandé à d'autres qui avaient été soulagés. Je commençai à aller mieux aussitôt que j'en fis usage ; et quand il fut fini, ma toux avait disparu ; au bout de quelques semaines j'étais capable de travailler comme à l'ordinaire. Les taches de la peau se sont effacées et ne sont pas reparues.

"Je n'éprouve plus dans les poumons ce malaise que j'ai enduré pendant des années, et depuis mon enfance je n'avais pas passé un hiver sans rhumatisme jusqu'à ce jour. Je n'en ai pas eu la moindre attaque cet hiver dernier. Je vous souhaite toutes sortes de succès et prie Dieu de vous bénir dans votre louable ouvrage.

MME JOHN ELLIOTT, Richard's Landing, P.O., Ont.

W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc... conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
Il date de 1849
Flacon : 5 fr. — Franco : 5 fr.
CANDES, Paris

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
ni avant ni après du
VERSOLITAIRE
PAR LES CAPSULES L. KIRN
"Extrait éthéré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Calomel."
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAYBOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des Actionnaires de cette banque aura lieu en ses bureaux, rue St-Jacques, le

MARDI, 3 mai prochain, à 1 heure après-midi,

pour y entendre lecture du rapport annuel, et y procéder à l'élection des Directeurs.

Signé :

H. BARBEAU, Directeur.

Montréal, 1er avril, 1898.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportsmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

La Lumière du Monde

OU NOTRE SAUVEUR PAR L'ART

La publication a coûté plus de \$100,000. Contient près de 200 pages complètes de gravures concernant le Sauveur, par les grands maîtres. Ce n'est pas une vie du Christ, mais une exposition de tous les chefs-d'œuvre sur le Christ. On n'a rien publié jusqu'ici de semblable. Les agents prennent de trois à vingt commandes par jour. Le livre est tel que tous ceux qui le voient veulent l'avoir. Paru depuis moins d'un an, il en est déjà à sa vingt-cinquième édition, quelques éditions s'élevant à 18,500 exemplaires. Les presses marchent nuit et jour pour remplir les commandes. Un coup-d'œil sur ces gravures équivaut à un tour fait dans les galeries d'art de l'Europe. L'Ermitage, le Prado, les Uffizi, les Pitti, le Louvre, le Vatican, le National de Londres, le National de Berlin, le Belvédère et autres galeries célèbres de l'Europe ont mis leurs trésors les plus beaux et les plus rares à notre disposition, pour les faire admirer dans notre ouvrage. LE PREMIER COUP-D'ŒIL JETE SUR LES GRAVURES, DIT UN ADMIRATEUR A FAIT COULER LES LARMES DE M+S YEUX. J'ai fait, avec ce livre, \$150 dès la première semaine, dit un autre. Des hommes et des femmes se sont achetés des propriétés en vendant ce livre. Hommes ou femmes d'une bonne conduite peuvent aussi se créer une position ici, pour travail de bureau et correspondance avec les gens de leur territoire. Pour informations complètes, s'adresser à A. P. T. Elder, éditeur, 189, Michigan Ave., Chicago, Ill., Premier Etage.

LE MONDE MODERNE

Grandes Revues mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles", gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port

Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montreal, Can.

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LADRES PHOTOGRAPHES
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL P.Q.
- MARCHAND 843

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dneber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
534 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Cha Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance: L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

34264



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

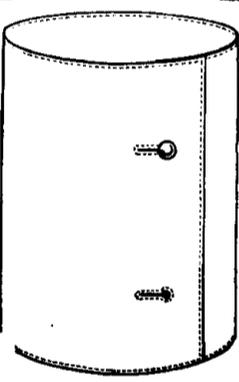
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal



CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 moi
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pu réussir à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2-333. Mentionnez ce Journal.

60 YEARS' EXPERIENCE



TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro.

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait-il? est en même temps le plus riche en littérature dame et le meilleur marché entre tous

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPOUÈMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Poies, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCAUV.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,541

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carafel,
Administrateur.